136

Palat. VIII 14

SALVADOR,

OU

LE BARON DE MONTBELLIARD.

VITTORIO EMANUELE III - BIBLIOTECA NAZIONALE

Fracasso Del. Mariage Sc.

Ce fatal Spectre, tenant à sa main une coupe, tiroit, toutes les nuits, les rideaux de son lit, s'y établissoit, pour quelques minutes, et disparoissoit ensuite....

68214

SALVADOR,

OU

LE BARON DE MONTBELLIARD;

TRADUIT DE L'ANGLAIS

DE

Mde. CROFFTS,

AUTEUR

DU CHATEAU D'ANKERWICK.

TOME SECOND.

A PARIS.

Chez J. J. FUCHS, libraire, rue des Mathurins, hôtel de Cluny.

AN IX — 1801.

Bibliotec. Nazionale Napoli FONDO PALATINO

SALVADOR,

OU

LE BARON DE MONTBELLIARD.

CHAPITRE PREMIER.

SALVADOR, resté seul dans son appartement, s'appesantit sur cette circonstance singulière d'une ivresse générale parmi ses domestiques. Comment des gens, jusques-là si sobres, avoient-ils pu manquer tous à leur devoir, et tomber dans un pareil excès ? Cet évènement lui paroissoit inconcevable, et il n'en auguroit rien de bon. Il falloit qu'on eût employé des moyens illicites, dont il craignoit bien que Zodériski ne fût l'auteur. —

Il se repentit vivement d'être venu à Leichenstein : il trouvoit dans la lettre de Mde. l'abbesse, quelque chose qui sembloit lui faire pressentir le piège dans lequel il étoit tombé, et je ne sais quelle crainte s'empara de lui. Que pouvoient en effet six hommes contre une légion entière toujours aux ordres de son père? — Salvador se voyoit, en imagination, traîné dans un affreux donjon, accusé d'une action déshonorante, enchaîné à la terre, gémissant sous le poids de ses maux, et passant ses plus beaux jours dans la tristesse et le désespoir.

Tel étoit le tableau qu'il se représentoit, tel étoit le sort qu'il croyoit lui être réservé. Salvador étoit prudent; comme il s'attendoit à des procédés violens, il prit ses précautions; il plaça son épée à côté de son lit, cacha un poignard dans son sein,

visita ses pistolets qu'il trouva en bon état, et en changea l'amorce. Ainsi préparé aux évènemens, il se promena lentement dans sa chambre, pour se dérober au sommeil, auquel la fatigue l'avoit singulièrement disposé.

Salvador s'ennuyoit ; il s'approcha d'un secrétaire, pour chercher, dans un tiroir, quelques odeurs qu'il aimoit passionnément, et y trouva un petit billet écrit de la main de son fidèle suisse, qui contenoit ces mots :

« Mon noble lord et maître, ne vous » couchez pas, mais tenez-vous prêt. » — Vos fidèles domestiques ne sont » pas ivres, comme vous le croyez ; » ils n'ont feint de l'être que pour » mieux cacher leurs intentions.—Zo- — » dériski approche ; je suis pressé. » — Hartly connoît votre chambre, » et sera près de vous avant le jour.

» Pardonnez la liberté de votre hum-
» ble serviteur. »

L'étonnement suspendit toutes les facultés de Salvador. Il lut et relut plusieurs fois la lettre, et fut successivement en proie à l'indignation et à la rage. En vain voulut-il raisonner ; il ne put pénétrer ni la cause, ni les effets de ce mystère, dont il ignoroit la source, quoiqu'il fût incontestable qu'il existoit, contre lui, un funeste complot.

Avant de quitter Montbelliard, il avoit recommandé à ses gens de faire toutes les perquisitions possibles, pour trouver les traces de Mariéna, ajoutant que de cette découverte dépendoit la vie de leur maître. Hartly connoissoit parfaitement le caractère doux et bienfaisant de Salvador; sincère admirateur de toutes ses vertus, il en faisoit partout l'éloge avec des

couleurs si vraies et si naturelles, que les auditeurs se sentoient entraînés graduellement du zèle à l'enthousiasme.

Parmi les gens du château, le suisse avoit un ami intime, dont Zodériski étoit l'ennemi juré depuis longtems. Cet homme étoit parfaitement instruit des secrets du baron et de ses complices, et, par cette raison, en imposoit au maître d'hôtel, qui, malgré sa haine, n'osant se venger ouvertement, cherchoit à le faire renvoyer du château. Le suisse n'eut pas de peine à trouver son ami, et en tira des lumières suffisantes, pour se convaincre qu'il falloit mettre les partisans de Salvador sur leurs gardes. Il leur communiqua que leur maître étoit vu de très-mauvais œil au château, et prit, de concert avec eux, toutes les mesures de sûreté, que la circonstance exigeoit.

Cependant, Salvador attendoit avec une agitation et une impatience extraordinaire, l'heure qui devoit amener Hartly auprès de lui. Minuit approchoit, et le besoin de dormir se faisant sentir plus vivement, il recommença à se promener dans sa chambre, espérant que ce mouvement le tiendroit éveillé ; mais, cette fois, sa tentative fut sans succès, et, ne pouvant plus résister, il se jetta tout habillé sur son lit, et tomba tout-à-coup dans un profond et lourd sommeil. A son réveil, il éprouva un mal-aise indéfinissable. Son cœur étoit foible, ses mains et ses pieds brûlans, sa langue sèche, et son haleine enflammée. Il voulut parler, et ne put articuler que des sons confus. Il se rendormit insensiblement, tressaillant par intervalles, et se réveilla enfin comme d'un songe. Ses idées sans ordre, l'impuissance de

parler et d'agir, lui firent croire qu'il étoit mourant.

Lorsqu'il eut repris quelque connoissance, il tira le cordon de la sonnette; mais la sonnette, hélas! n'amena personne à son secours. Alors, il essaya de se lever; mais la pesanteur de sa tête l'entraîna sur son chevet, et il sentit qu'il ne pouvoit se mouvoir sans l'assistance de quelqu'un. Il sonna une seconde fois, et, personne ne paroissant, il fit un second effort pour se mettre sur son séant, et ne put jamais soulever sa tête de dessus l'oreiller auquel elle sembloit être attachée. Forcé de renoncer, pour l'instant, à se lever, il chercha à mettre quelque ordre dans ses idées; il se rappella l'endroit où il étoit, les motifs qui l'y avoient amené, et tout ce qui s'étoit passé dans la soirée du jour précédent. Le desir de retrouver Mariéna vint l'oc-

cuper tout entier, et, convaincu qu'il pouvoit seul y réussir, il tâcha de rallier ses forces, pour se disposer à la chercher lui-même, mais, hélas! ses forces étoient disparues; à peine put-il faire un mouvement imperceptible, et fut contraint de rester dans son lit. Il se reposa quelques instans, puis recommençant sa tentative, il parvint, à force d'obstination, à se glisser de son lit, sur un fauteuil qui étoit à côté. Ce dernier effort avoit été si violent, et l'avoit si singulièrement affoibli, qu'il fallut se borner là pour le moment. L'air de la chambre, plus pur que l'air fiévreux de son lit, le ranima un peu; il respira plus librement; sa tête se trouva allégée, son estomac moins foible, et bientôt, au moyen de ses rideaux, il put se tenir debout, quoique ses genoux fussent un peu tremblans. La réflexion lui fit jetter les

yeux sur l'endroit où il avoit mis son épée et ses pistolets, après que Zodériski l'eut quitté, et il fut très-étonné de ne plus les y voir. Cette circonstance, et le silence qui régnoit encore partout, quoiqu'il fût midi, lui donnèrent beaucoup à penser. Il chercha le poignard qu'il avoit caché dans son sein, ne l'y trouva pas, et tomba dans une perplexité cruelle. L'idée lui vint qu'on avoit commis quelqu'action atroce ; son imagination troublée lui fit croire qu'on avoit voulu l'assassiner, et qu'on y avoit réussi : il se tâta partout, mais il ne trouva, ni sang, ni blessures qui pussent colorer ses soupçons, et cependant sa foiblesse et son abandon sembloient confirmer sa pensée. Las d'une incertitude plus terrible que le malheur même, il monta sur le lit, pour embrasser d'un coup-d'œil tous les objets qui étoient dans la chambre.

Quelle fut sa consternation en voyant le seuil de la porte, la serrure, la poignée et la porte elle-même, teintes de sang ! A cette vue, Salvador saute en bas du lit, parcourt la chambre d'un air égaré, trouve la porte ouverte, et des traces de sang, déja sèches, répandues çà et là sur le parquet. Foudroyé par ces preuves évidentes d'un meurtre, il perdit presque la respiration, et fut obligé, pour ne pas tomber, de s'appuyer le dos contre la porte. Sa figure, réfléchie par la glace opposée, le frappa de terreur. Son visage, pâle et défait, sa chemise ensanglantée lui firent une impression affreuse. La longueur de sa barbe, la faim qui le pressoit et la foiblesse de son estomac lui prouvèrent qu'il étoit resté longtems dans l'état d'insensibilité d'où il sortoit, et il en conclut qu'il avoit pris quelque malin soporifique que Zo-

dériski avoit, à dessein, mêlé dans ses alimens. Cette découverte n'étoit pas propre à le rassurer. Il étoit prêt à retomber en foiblesse, quand, mettant, par hasard, la main dans la poche de sa veste, il y trouva quelques tablettes pectorales; il en porta une à sa bouche, pour soulager la faim qui le dévoroit, et se trouva subitement fortifié par ce secours inattendu. Alors, il s'approcha de la fenêtre et l'ouvrit. Entièrement restauré par la fraîcheur de l'air extérieur, il prit une chemise blanche, et, quittant avec effroi, celle ensanglantée qu'il portoit, — ceux que je rencontrerois, dit-il, pourroient, à ces marques, me prendre pour un meurtrier. — Après avoir lavé son visage et ses mains, il se sentit rafraîchi, et sortit de sa chambre, avec la crainte fondée de rencontrer

de nouvelles horreurs, que, dans son état de foiblesse, il seroit peut-être obligé de repousser.

Au bout de la galerie qui servoit de communication aux appartemens de cette partie du château, étoit le grand escalier, par lequel Zodériski avoit conduit Salvador, la nuit de son arrivée. Ce fut la route que prit, en chancelant, notre foible héros. Il étoit prêt à descendre, lorsqu'un objet révoltant frappa sa vue : c'étoit un cadavre, couché la face contre terre, et barrant le chemin. Des ruisseaux de sang, sortis de ses blessures, avoient inondé les marches et s'y étoient desséchés. Salvador crut reconnoître Zodériski à la taille et aux habits du cadavre; il n'étoit pas assez fort pour le retourner et voir sa figure, mais il étoit sûr de ne pas se tromper dans sa conjecture, et pas-

sant par-dessus, sans prolonger son examen, il s'achemina vers la grande salle.

Les pièces inférieures étoient désertes ; tout y portoit l'empreinte du crime et de la confusion, et les fenêtres, encore exactement fermées, indiquoient que l'horrible tragédie avoit eu lieu pendant la nuit.

Quelques rayons du jour, passant à travers les jointures des volets, lui servirent à trouver son chemin, qu'il ne connoissoit qu'imparfaitement. Arrivé dans les cours, il les trouva désertes; les portes en étoient fermées; la foule, qu'il y avoit vue en arrivant, étoit dissipée, et tout étoit dans le silence, comme au milieu de la nuit la plus calme. En quittant les cours, Salvador traversa plusieurs vestibules, et descendit dans la partie occupée par les domestiques. Ici l'obscurité le força de chercher son chemin

à tâtons, à travers de longs et étroits passages, qui le conduisirent dans une salle spacieuse, où l'attendoit le plus affreux spectacle. Cinq individus, parmi lesquels se trouvoient deux femmes, étoient étroitement liés, par les pieds et le cou, à une énorme table de marbre fixée dans la muraille. Ces infortunés, à demi nuds, étoient dans un état peu différent de la mort, et auroient excité la compassion d'un tigre. L'ame compatissante de Salvador en fut navrée : déjà épuisé par la maladie et l'inanition, il se laissa tomber sur un siège, et, jettant autour de lui, un regard timide et incertain, il demanda à ces moribons la cause de ce désordre épouvantable.

Trois d'entr'eux tournèrent languissamment, vers lui, leurs yeux mourans, sans pouvoir prononcer un mot; mais les deux femmes lui parurent

tout-à-fait inanimées. Son empressement à les secourir lui faisant oublier sa propre foiblesse, il se leva trop précipitamment pour ses forces, chancela, et tomba près de la porte. Il fut si étourdi de sa chute, sans cependant être blessé, qu'il n'essaya pas même de se relever. Il étoit dans une espèce de découragement total; mais un second regard des trois qui existoient encore, et qui sembloient lui dire : *tout espoir de salut est à présent perdu*, enflamma tellement son humanité, ranima si subitement son courage, qu'il se mit en devoir de les sauver, s'il en étoit tems encore. Dans cette intention, il visita toutes les tables et les tablettes disposées autour de la salle, pour trouver quelques alimens ; et découvrit, fort heureusement, à l'autre extrémité, une bouteille, des verres, et, sur une table à-côté, un pain que, dans la

circonstance, il n'auroit pas donné pour tous les trésors du monde. Le cœur plein de joie, Salvador administra aux trois hommes, avec la plus grande prudence, les secours dont ils avoient besoin, et eut la consolation de les rappeler à la vie; mais, hélas! il ne s'étoit pas trompé sur le sort des deux femmes, elles étoient expirées.

Frappé de l'idée que Zodériski avoit mêlé quelque poison dans les alimens qu'il venoit de trouver, Salvador ne pouvoit se résoudre à y toucher; mais la faim le tourmentoit à tel point, qu'il hasarda de tremper un petit morceau de pain dans du vin. Bientôt son estomac fut réchauffé; son sang circula avec plus de liberté; et il sentit une espèce de bien-être dans toute sa personne.

Les mourans, ranimés par degrés, reprirent promptement toute leur connoissance; ils poussèrent de profonds

soupirs, et recouvrant enfin l'usage de la parole, ils s'écrièrent, comme de concert, mais d'une voix foible : — Dieu vous bénisse, milord. — Salvador fut ravi d'entendre des voix humaines, et leur demanda vivement la cause des évènemens inconcevables dont il trouvoit partout les vestiges. — Hélas! milord, nous n'en savons rien, répliqua celui qui étoit le mieux remis. — Zodériski, dit un autre, d'un ton qu'on entendoit à peine, le barbare Zodériski !....

— Parle, parle, mon ami; dis-moi tout ce que tu sais : où sont mes gens, mes fidèles serviteurs? Sont-ils aussi assassinés ?

— Hélas! monseigneur, nous l'ignorons. Réveillés par le bruit, nous sommes accourus ici, où Zodériski et six étrangers nous ont garottés, ainsi que ces deux femmes, que la curiosité avoit attirées. Elles ont payé le

tribut à la nature, et, sans la bonté de notre noble lord, nous aurions aussi perdu la vie.

— Qu'avez-vous vu après avoir été liés ?

— Rien, milord. Nous avons entendu un bruit extraordinaire, des gémissemens, des coups redoublés, des hommes courant çà et là ; mais personne n'est entré ici. Enfin le vacarme a cessé, et au tapage qne l'on faisoit en fermant les portes, nous avons conclu que les vainqueurs se retiroient. Mais où étiez-vous donc, seigneur ?

— J'étois profondément endormi, et vraisemblablement ils m'ont cru mort aussi.

— Grâces à Dieu, notre bon maître est sauvé ; mais où est le baron, votre père ?

— Où ? à Berlin, sans doute.

— Non, non ; il a passé quelques

semaines ici, depuis peu, et je tremble pour sa vie.

Salvador frissonna ; son sang se glaça. — Mon père au château pendant quelques semaines ?

— Oui, milord, répondirent-ils tous les trois, nous l'avons vu souvent ici, dernièrement.

— Qui sont ceux qui ont aidé à vous garotter ?

— Nous n'en savons rien ; ils étoient masqués.

— Tels étoient ceux, pensa Salvador, qui enlevèrent la pauvre Mariéna.

— Par grâce, monseigneur, daignez nous délier.

— Oui, sans doute, je vous délierai ; et je compte sur votre honneur... Tout ici a l'air du mystère et du prodige.... oui, je vais vous rendre la liberté, dussiez-vous, après, me faire repentir de mon imprudence.

Ils s'engagèrent, par un serment solemnel à se dévouer à son service, et à gagner ses bonnes grâces par leur fidèle conduite.

— Tenez-moi parole, leur dit Salvador, et je vous récompenserai.

Le premier soin de ces malheureux, quand ils furent libres, fut de monter à leurs chambres, pour y prendre les habillemens dont ils avoient besoin ; le froid les avoit tellement saisis qu'à peine ils pouvoient marcher. Salvador les fit coucher, leur donna une seconde fois du pain et du vin, et les laissa réparer leurs forces qu'un long jeûne avoit épuisées.

Lorsque les actes de bienveillance qu'il venoit d'exercer, eurent un peu calmé la tempête que tant d'étranges évènemens avoient excitée dans son ame, le jeune Leichenstein continua la visite du château. Un calme pro-

fond régnoit dans les sombres détours de ce vaste édifice. Salvador, prenant par le premier passage qui se présentoit, se trouva au pied d'un escalier obscur, et y monta sans balancer. Sa forme circulaire et sa hauteur prodigieuse indiquoient qu'il conduisoit au sommet d'une des tours rondes, et, il résolut, malgré la difficulté, de monter jusqu'en haut : son cœur lui inspiroit de ne pas laisser le plus petit coin sans le visiter. Forcé de s'arrêter de tems en tems, pour reprendre haleine, il crut appercevoir une porte de fer, et s'approchant, pour s'en assurer, il sentit, au toucher, qu'il ne s'étoit pas trompé : il la secoua, elle s'ouvrit, et Salvador entra. Une petite ouverture, jadis pratiquée dans le mur pour observer l'ennemi et tirer dessus dans l'occasion, donnoit passage à une petite lueur, qui suffisoit à peine pour dis-

tinguer les horreurs de ce cachot humide et froid, dont la voûte étoit très-élevée. Un lit, une table et une chaise, tombant en poussière à force de vétusté, le confirmèrent dans l'idée que c'étoit une prison.

Un froid glacial pénétra jusqu'au cœur de Salvador, pendant qu'il examinoit ce lieu infect. Qui que vous soyez, s'écria-t-il avec l'accent de la pitié, infortunée victime, qui fûtes condamnée à traîner ici votre douloureuse existence, Salvador compâtit aux souffrances que vous avez endurées !

Certaines circonstances attestoient que, depuis peu, quelque créature humaine avoit éprouvé l'amertume de cette odieuse demeure. Cette idée frappa son imagination ; il se représenta la captivité, maigre, pâle, étendue sur un misérable lit ; déchirée par le souvenir de son bonheur passé ;

regrettant des amis fidèles, une épouse ou une amante adorée, des enfans chéris, un époux ou un amant objet de sa tendresse ; il la voyoit passant languissamment ses plus beaux jours dans une inconsolable misère, dans un dénuement total, privée de la lumière du ciel, et perdant l'espérance, seul soutien des infortunés. — Ce tableau lui fit horreur ; il regagna lentement l'escalier, occupé de tristes réflexions sur le rafinement de cruauté que les hommes ont inventé pour torturer leurs semblables.

Les vertus de Salvador étoient toujours en activité. Naturellement bon et humain, il détestoit tous les genres d'oppression, et, persuadé qu'il y avoit, dans l'enceinte du château, des prisonniers auxquels il pourroit peut-être rendre la liberté, il s'obstina dans sa fatigante recherche ; mais, avant de la continuer, il voulut

voir dans quel état étoient ses malades, et les trouvant profondément endormis, il en conçut le flatteur espoir de les voir bientôt rétablis. Tranquille sur leur compte, il remonta le grand escalier, et visita toutes les chambres. Tout y étoit tranquille, et sans apparence qu'elles eussent été nouvellement occupées. Il continua à suivre la grande galerie, et n'appercevant des traces de sang que sur l'avenue de son appartement, il pensa que Hartly s'étoit vu forcé de tuer Zodériski, pour sauver la vie de son maître, ou la sienne propre.

Il croyoit avoir visité toute cette aîle du bâtiment, et revenoit sur ses pas, lorsqu'un rayon du soleil couchant, qui tomboit sur un mur opposé, lui découvrit une petite porte; il l'ouvrit, et se trouva dans un passage très-noir, à l'extrémité duquel étoit un second escalier tournant,

Salvador monta lentement et avec précaution, parce que les marches étoient roides, et de difficile accès. A force de persévérance, et après des poses réitérées, il étoit parvenu près du sommet; un cri, parti d'en haut, l'arrêta tout-à-coup. Le sang lui monta au visage; son ame s'ouvrit à l'espérance de soulager un être souffrant; en un clin d'œil, il fut au haut de l'escalier, et, prêtant l'oreille, il entendit un soupir étouffé. Le son dirigea ses pas incertains dans l'obscurité, et, lorsqu'il se crut assez près pour être entendu, il appella.

— Qui est là, dit en tremblant, une voix de femme? — Un ami, répondit Salvador, qui vient à votre secours. — Vous vous moquez de moi, répliqua la captive; car personne ici, à ce que je crains, n'a ce pouvoir-là, que le baron de Leichenstein. Votre

voix ressemble à la voix de ce monstre ; mais les flatteuses inflexions de la vôtre, n'ont aucun rapport avec celles de cet homme, dont l'ame dépravée ne goûta jamais les charmes de la vertu, et dont le cœur endurci ne connoît, ni la pitié, ni la compassion. Sous les manières les plus polies, il cache un esprit féroce. Il est doux et modéré quand il veut cacher ses noirs projets ; mais une fois maître de sa proie sans défense, le loup ravissant, l'ours affamé, le tigre carnacier sont des agneaux timides, comparés avec lui. — Dieu ! s'écria Salvador.

O qui que vous soyez, reprit la prisonnière, hâtez-vous de quitter cette exécrable maison ! Si Leichenstein vous trouvoit ici, vous seriez au nombre des victimes qu'il fait mourir lentement pour satisfaire ses passions effrénées.

— Hélas ! hélas ! dit Salvador, en soupirant.

— Mon dernier moment approche : j'ose espérer que j'ai fait ma paix avec le ciel, et je le prie de me délivrer, non de ma prison, mais du scélérat qui m'y enferma.

— Oh ! dites, dites-moi votre nom.

— Mon nom ! pourquoi vous le dirois-je? Il y a si longtems qu'il n'est sorti de ma bouche, ce nom, dont je fus autrefois orgueilleuse, que je ne puis plus le prononcer.

— Mais au moins votre pays?

— La France, et *de Salenci*, le nom que j'honorois jadis, mais qui maintenant est dégradé, avili.

— Je brûle de vous rendre libre, et rien ne pourra m'en empêcher, si nous venons à bout de forcer cette porte.

— Hélas ! elle est de fer, et capa-

ble, à ce que m'a souvent dit Leichenstein, de résister à tous les efforts. Je vous remercie, généreux étranger; mais je serois désespérée que vous fussiez compromis, pour me tirer de ma prison, au moment où la mort va mettre fin à mes maux, et me procurer un repos si longtems desiré.

— Vous devez prolonger une vie, dont Dieu seul a le droit de disposer.

— J'ai supporté patiemment plusieurs années de misère, et je puis, sans crime, en voir le terme avec quelque plaisir.

—Permettez cependant que je vous fasse sortir de votre cachot.

— Votre projet est plus difficile à exécuter que vous ne l'imaginez; en supposant ma prison ouverte, la maladie et l'esclavage m'ont tellement affoiblie, que je ne puis me tenir de-

bout, et, alors, comment m'échapper? d'ailleurs, Zodériski garde la clef, et lui seul ou Leichenstein...

— Qu'importe, dit Salvador impatienté? Dans peu je serai près de vous. — En finissant ces mots, il descendit rapidement, et courut au corps de Zodériski, pour tâcher de le retourner, et de fouiller dans ses poches. Au premier mouvement qu'il lui fit faire, le cadavre roula le long des marches; Salvador trouva un paquet de clefs, et, transporté de cette découverte, il remontoit lestement, lorsqu'au milieu de l'escalier, il entendit marcher et parler tout près de lui. Il se hâta de gagner les devans, et s'adossa à une muraille, pour n'être pas surpris. Heureusement il s'étoit pourvu de munitions, de pistolets et d'une épée, que le hasard lui avoit fait découvrir en parcourant le château; car on se rappelle

qu'il avoit été désarmé pendant son sommeil. A peine étoit-il disposé à recevoir l'ennemi, qu'il vit venir à lui six hommes; il leur ordonna de s'arrêter, avec menace de faire feu sur le premier qui avanceroit. — Je ne vous crains pas, dit-il, quoique vous soyez six contre moi, et je vous vendrai chèrement ma vie, si vous avez le dessein de me l'ôter.

— N'êtes-vous pas le baron de Montbelliard, demanda l'un d'eux?

— Lui-même, répondit Salvador.

—Fils unique du baron de Leichenstein, ajouta un autre?

— Vous me connoissez parfaitement: que voulez-vous de moi?

— Vous allez le savoir, répondirent-ils tous; et l'un d'eux, plus hardi que les autres, s'avança.

— Fais un pas de plus, dit Salvador, et je te dépêche à l'autre monde, sans que tu sois, je pense, bien pré-

paré à faire ce voyage; et, quand je t'aurai expédié, voici, ajouta-t-il, en montrant deux autres pistolets, de quoi recevoir ceux de tes camarades qui seront aussi téméraires que toi.

Les six coquins n'avoient que des bâtons, et Salvador étoit armé de pistolets et d'une épée.

—Diable! c'est un brave, dit celui qui paroissoit les commander; c'est dommage de l'enfermer.—Bon! bon! dit un autre, serrons-le de près, sans nous amuser plus longtems avec lui.

Ils marchoient à lui tous les six; Salvador vit qu'il étoit tems d'agir; il fit feu, et en étendit un par terre; il tira un second coup, et un autre tomba. Il alloit continuer, lorsqu'on entendit crier: *Milord, milord, nous venons à votre secours.* A ce bruit de plusieurs voix le reste des brigands s'enfuit précipitamment, et

le laissa maître du champ de bataille.

Salvador eut un moment de joie, dans la croyance que c'étoient ses gens, dont l'absence lui avoit causé beaucoup d'inquiétude; mais il fut bien cruellement trompé en voyant paroître les trois domestiques, qui, éveillés par les coups de pistolet, s'étoient jettés en bas de leurs lits, et qui, sentant qu'ils ne pouvoient donner un secours réel, avoient grossi leurs voix pour intimider les assaillans : leur ruse avoit réussi à débarrasser Salvador, qui peut-être eût fini par être accablé par le nombre.

Il les remercia de leur zèle; et ayant rechargé ses pistolets, pour être toujours en état de défense, il se rappela de l'infortunée qui gémissoit dans le séjour de la désolation et du crime, et son cœur la plaignit sincèrement.

— Dans deux heures, au plus tard, elle sera libre, et la providence fera le reste. — La circonstance étoit dangereuse, Salvador réfléchit à la conduite qu'il devoit tenir. Il restoit quatre assassins dans le château, d'autres pouvoient y être encore; il étoit possible, qu'au moment où il ne s'y attendroit pas, il rencontrât quelqu'un chargé de le tuer ou de l'arrêter; et, dans cette dernière hypothèse, il trembloit d'être emprisonné pour toujours. Mais la sensibilité, la plus pure essence de son ame, lui parloit plus haut que toutes ses craintes : il savouroit d'avance le plaisir ineffable d'arracher un enfant de la misère, à des tourmens affreux, et qu'il n'avoit bien sûrement pas mérités.

Il en étoit là de ses réflexions; un bourdonnement sourd et éloigné fit renaître dans son ame l'espoir de re-

voir Hartly et ses compagnons. Le bruit se fit entendre de plus près, et Salvador, pour ne pas être pris au dépourvu en cas d'évènement, reprit sa position près du mur; plaça les trois hommes sur la même ligne que lui; donna le soin à l'un d'eux de recharger les armes à mesure; arma les deux autres de pistolets; et la petite troupe, ainsi rangée en bataille, encouragée par la présence de son chef, et bien pourvue de munitions, se trouva en état, par sa situation avantageuse, de repousser des ennemis plus nombreux qu'elle. Au tapage qu'on fit en entrant dans la grande salle, Salvador, d'un ton ferme et élevé, cria : — qui vive? Amis, ou ennemis du baron de Montbelliard? — Amis, répondit-on en anglais; et, dans l'instant, Hartly et le suisse, s'élançant sur l'escalier, vinrent tomber à ses pieds, dans une espèce d'ex-

tase de le revoir sain et sauf, et témoignant, par leurs regards expressifs et leur éloquent silence, combien ils ressentoient de joie de cet heureux évènement.

— Où étiez-vous donc, leur dit Salvador, du ton le plus doux et en les relevant? Qui vous a si longtems retenus loin de moi?

— L'histoire est longue à raconter, dit Hartly, et le tems est précieux. La nuit approche, et vous ne pouvez la passer ici sans danger. Partons pour Montbelliard; quand vous serez en sûreté, si vous le permettez, je vous rendrai compte de tout.

— Qu'est devenu mon père?

— Je tremble qu'il ne soit près d'ici.

— Comment près d'ici?

— A quelques lieues, tout au plus.

— Suivez-moi, et exécutez mes ordres. Vîte! mes chevaux!

— Ils sont tout prêts pour votre fuite.

Suivi de ses braves domestiques, Salvador vole à la prison, et la porte cède à leurs efforts réunis. L'air de ce repaire étoit méphytique et mortel ; à peine pouvoit-il contenir deux personnes.

— Courage, chère dame, dit Salvador en entrant ; comptez sur tous les services, sur tous les secours dont vous aurez besoin.

— Honnête étranger, répondit la prisonnière, recevez mes sincères remercîmens; c'est la seule preuve que je puisse vous donner de ma reconnoissance éternelle.

Hartly et le suisse relevèrent la jeune personne à demi-morte, et faisant, avec leurs bras, une espèce de siége, ils l'emportèrent le plus doucement possible, évitant de passer par la grande salle, pour lui épargner

le spectacle des deux femmes mortes. Une voiture attendoit dans la cour ; ils y déposèrent la malade sur des coussins et des couvertures, pour qu'elle fût plus commodément couchée.

Un grand nombre de vassaux de Salvador, bien armés, avoient été rassemblés à la hâte par Hartly et le suisse ; ils montèrent à cheval pour former une escorte à leur maître, et contribuer, autant qu'ils le pourroient, à accélérer son arrivée à Montbelliard.

Mde. de Salenci s'évanouit à plusieurs fois, et fit craindre à Salvador que l'impression de l'air, dont elle étoit privée depuis tant de tems, et le mouvement trop précipité de la voiture, ne terminassent une vie qu'il avoit grand intérêt de prolonger. Pendant toute la route, il fut alternativement en proie à l'espérance et à la crainte ; il pétilloit de joie d'avoir

sauvé son inconnue; il faisoit des vœux pour sa conservation; il la voyoit, d'avance, recouvrant rapidement sa santé, par l'influence des soins assidus de la bonne Mde. Lindorn, à la bienveillance de laquelle il alloit la confier.

Incapable de parler, déja épuisée par de longues peines, la pauvre malade supportoit, sans se plaindre, les souffrances que lui causoient les cahotemens de la voiture.

Ce que Salvador avoit vu à Leichenstein étoit plus que suffisant pour être convaincu qu'on avoit formé, contre lui, un plan diabolique, dont le baron son père étoit l'auteur; et, quoique sa curiosité fût au comble, il s'abstint de questionner ses gens, jusqu'à ce que, se trouvant en sûreté dans son château, il trouvât l'occasion de se faire instruire, à loisir, de tout ce qui s'étoit passé. Mariéna

lui revenoit souvent en pensée, et ses réflexions alors le désespéroient. — Le baron avoit dernièrement passé plusieurs semaines au château de Leichenstein.... n'étoit-il pas possible?... Mais non;..... il ne pouvoit pas être le ravisseur.... Ce n'étoit pas lui qui avoit renouvelé les tourmens de Mariéna....

Un chagrin rongeur s'empara du cœur de Salvador, et les pensées les plus déchirantes l'accompagnèrent pendant tout le voyage. Les crimes de son père avoient ébranlé sa constance; et, quoique disposé, par une longue et fatale expérience, à ne point redouter l'approche du malheur, ses sens en étoient pourtant choqués et douloureusement affectés. — Un père dépravé! un père dépouillé de tout sentiment de pudeur, de tout principe de probité! oh! c'en étoit trop pour l'ame honnête de Salvador! Il

desiroit ardemment d'être instruit des aventures de sa triste compagne; mais il trembloit d'apprendre encore quelqu'atrocité jusqu'alors inconnue, inventée et mise en usage par son père.

L'aurore commençoit à paroître; la terre répandoit au loin les plus douces odeurs; la rosée émailloit de perles brillantes, les herbes balsamiques, les fleurs naissantes et le verd gazon; bientôt, la lumière permit de distinguer clairement les objets, et Salvador ouvrit les glaces de la voiture, pour respirer les bienfaisantes exhalaisons du matin. Mde. de Salenci, ranimée par la fraîcheur de l'air, leva sur lui ses yeux enfoncés et presqu'éteints: la nuit étoit sombre au moment de leur départ de Leichenstein, et Salvador n'avoit vu que confusément sa figure. Ni ses souffrances, ni le délabrement de ses habits, ni l'extérieur dégoûtant de

plusieurs années de misère, n'avoient pu effacer sa beauté naturelle, ni altérer l'élégance de sa taille. Ses formes séduisantes, ses traits enchanteurs, auroient dû amolir le tigre le plus féroce, tant ils avoient encore de charmes, malgré les ravages du malheur et du tems.

O ciel! s'écria Salvador, et mon père a pu devenir le bourreau de cet ange de beauté! il a pu souiller, dégrader, profaner cette tendre fleur, et la reléguer dans un donjon! ô Dieu! Dieu!

— Sommes-nous bientôt à la fin de notre voyage, demanda, d'une voix foible, Mde. de Salenci? — Nous avons encore trois lieues à faire, répondit Salvador, et j'aurai le bonheur de vous mettre en sûreté dans mon château, où vous trouverez deux des plus respectables personnes de votre sexe, qui tranquilliseront votre

esprit, et adouciront vos tourmens, par tous les soins dont elles sont capables, et en vous administrant tous les secours que l'isolement du lieu pourra leur fournir.

— Que votre protection est rassurante et généreuse, dit-elle avec un soupir! mon cœur brisé ne peut vous exprimer toute ma gratitude; mais, si contre toute espérance, vous prolongez mes tristes jours, je les emploierai à prier le ciel pour la conservation de celui que son humanité et sa pitié placent dans une sphère bien supérieure à celle du commun des hommes. Ah! lorsque vous entendrez la douloureuse histoire de ma vie, vos yeux seront baignés de pleurs, un mouvement de compassion s'élevera dans votre ame, en faveur d'une malheureuse femme, arrachée à son pays, à son père, à son amant, à tous les objets de son affection; et

transplantée sur un sol étranger, pour y végéter, s'y faner, s'y dessécher, et y mourir lentement de mille morts. Oh! comment vous exprimer tout ce que j'ai souffert! semblable à la tempête qui ravage et détruit les fleurs à peine écloses, mon impitoyable tyran m'enleva au repos, au bonheur, à l'amour, lorsqu'à peine dans mon printems, entourée de tous les biens qui peuvent attacher à la vie, je voyois avec délices et reconnoissance, la plus flatteuse perspective s'ouvrir devant moi. Hélas! mon bonheur n'étoit qu'illusoire! Privée de tout, je tombai dans un gouffre d'horreurs inconcevables pour votre ame pure. Le barbare auteur de mes maux, après avoir brutalement assouvi son exécrable passion, pour se soustraire à la vengeance de ceux qu'il avoit si cruellement outragés, me traîna dans une prison affreuse, où j'ai passé

plus d'années que je ne puis en compter.

Ici l'historienne tomba en foiblesse; elle avoit épuisé tout ce qu'il lui restoit de forces, pour faire son court récit. Elle rouvrit les yeux quelques instans après; fit un effort pour rappeler ses esprits, et perdit tout-à-fait connoissance.

Salvador effrayé de son état, et craignant qu'elle ne fût réellement morte, appela Hartly, et ordonna d'arrêter. — Au nom du ciel, milord, s'écria le fidèle Hartly, ne perdons pas un instant! votre père nous poursuit vivement. Au moment où nous quittions Leichenstein, un agent fidèle est venu m'avertir de son approche. Il a donné les ordres les plus positifs, et promis de grandes récompenses pour vous faire arrêter : son projet est de vous enfermer, et c'est votre meilleur ami, c'est le sage Der-

mandost, qui m'a fait part de cette horrible intention de votre père. Hâtez-vous donc d'arriver à Montbelliard, si vous ne voulez courir le risque d'être ramené dans un lieu, où vos zélés serviteurs ne pourront, ni vous secourir, ni vous sauver. Dans les murs du château, nous pourrons défier des milliers d'ennemis ; Mde. Lindorn entretient tout dans un tel état de défense, qu'une fois dans ces tours, nous n'aurons plus rien à redouter du pouvoir du baron.

Cependant, la voiture alloit comme le vent, et Hartly galoppoit à côté de la portière. — Grâces à Dieu, s'écria ce brave garçon, je vois les creneaux du château ! Postillons, n'épargnez pas les chevaux ; poussez-les tant que vous pourrez. — A peine il avoit fini ces mots, qu'on apperçut un gros de cavaliers, qui descendoit la col-

line au galop, et alloit entrer dans le vallon que la caravanne venoit de quitter. — Par le ciel ! dit le suisse, c'est un parti qui nous poursuit. Enfans, tournons bride et faisons-lui face. — Les rapides coursiers, excités par les coups de fouet et d'éperons des postillons, sembloient ne pas toucher à la terre. Une troupe fidèle, commandée par le suisse, attendoit l'ennemi de pied ferme, et Hartly escortoit la voiture de son maître. Le bruit d'une décharge éloignée les allarma tous ; mais Salvador touchoit au pont-levis ; la herse se leva pour le laisser entrer avec ses gens qu'on avoit reconnus, et retomba tout de suite après.

L'affaire alloit s'engager entre les partisans du baron et ceux de Salvador, lorsque Hartly sortant du château, à la tête de plusieurs cavaliers frais et bien armés, courut au secours

de ses camarades. A la vue de ce renfort, la troupe de Leichenstein s'enfuit à toute bride, et abandonna sa poursuite.

Il falloit que le baron eût un cœur de fer, un cœur inaccessible à tout sentiment de pitié, pour faire ainsi poursuivre son fils unique; pour le déshonorer aux yeux du monde, en lui attribuant des crimes dont l'idée seule auroit fait frémir celui qu'il en accusoit. Cette pensée révolta l'ame sensible de Salvador; le coup étoit trop violent pour ses facultés morales, et son physique se ressentit de la secousse. Sa respiration devint brûlante; sa tête étoit dans une fermentation incroyable; et, lorsque la bonne intendante s'avança dans le vestibule pour le féliciter sur son retour, il étoit tombé dans le plus déplorable délire. Ses yeux égarés, ses regards sombres et sa longue barbe firent horreur à

Mde. Lindorn. Mde. de Salenci étendue à côté de Salvador, lui parut un spectre sorti du tombeau pour l'y entraîner avec elle.

Muette d'étonnement et de douleur, elle contempla, avec une espèce de stupeur, ce tableau désolant de l'infortune, et s'écria : — voilà donc l'état où est réduit notre aimable seigneur !

Une compassion stérile eût été déplacée dans la circonstance ; Mde. Lindorn se hâta de procurer du soulagement aux deux malades ; les fit placer provisoirement sur des sophas, et manda le vieux chirurgien du château. C'étoit un homme d'un grand sens, d'un jugement sain, très-versé dans sa profession, et à qui le dernier baron avoit légué une forte pension, en récompense de ses longs services.

Le chirurgien arriva, et Mde. Lindorn les yeux fixés sur lui, pendant qu'il tâtoit le poulx et examinoit

la figure pâle de Salvador, cherchoit à démêler dans ses traits ce qu'il en pensoit ; mais elle n'y vit rien d'allarmant. Le docteur lui rasa la tête et le visage ; le fit mettre au lit, et ordonna qu'on lui donnât quelque nourriture, pour réparer son épuisement ; ajoutant qu'un vessicatoire suffiroit pour sa guérison. — Dieu le veuille, s'écria-t-on à la ronde ! Dieu le veuille ! et tous les domestiques, rangés autour du lit de leur maître, les mains jointes et les larmes aux yeux, adressoient au ciel leurs ferventes prières, pour son rétablissement.

Après avoir donné ses premiers soins à son seigneur, le chirurgien s'occupa de l'etrangère. Des alimens légers, un lit chaud, et du linge blanc, douceurs qu'elle n'avoit pas goûtées depuis longtems, parurent la restaurer un peu. Mde. Lusac fut chargée de rester auprès d'elle, tandis

que Mde. Lindorn et Hartly ne quittoient pas un instant le tranquille et doux Salvador. Malgré le délire passager qu'il avoit éprouvé, sa maladie n'avoit d'autre cause que son excessive sensibilité, et le siège en étoit dans le cœur plutôt que dans la tête : aussi, dès que le genre nerveux eut repris son assiette naturelle, son cerveau se calma, et, à la grande joie de tous les habitans du château, sa santé étoit parfaite le dixième jour.

CHAPITRE II.

Mariéna et Mlle. de l'Estrade sortoient pour se promener. Mon cœur, dit l'abbesse à Mariéna, au moment où elles quittoient le parloir, vous savez que Mlle. de l'Estrade est très-délicate; je vous engage à abréger votre promenade. — Nous serons de retour dans une heure au plus tard, répondit Mariéna en sautant, et entraînant son amie par le bras.

La chaleur de la soirée les força de chercher de l'ombre sous les vastes allées qui entouroient le monastère. Jeunes, innocentes et gaies, elles s'éloignèrent en folâtrant, et s'apperçurent qu'elles avoient poussé leur promenade plus loin qu'elles n'en avoient l'intention. Mlle. de l'Estrade se sentit fatiguée; elles s'assirent sous

un arbre antique. La conversation rouloit sur l'amour, et Salvador en étoit l'objet. Les deux amies s'étendoient avec complaisance sur ses nombreuses perfections, lorsqu'elles furent dérangées par un homme très-bien mis, très-poli, mais d'un extérieur rebutant.

Il leur demanda, en les abordant, si elles n'avoient pas été effrayées par six hommes à figures noires, qui avoient traversé la route, il n'y avoit pas dix minutes.

— Nous n'avons rien vu qui ressemble à cela, répondit Mlle. de l'Estrade, et, s'adressant à Mariéna, retournons tout de suite au couvent, lui dit-elle; c'est une imprudence de nous en être ainsi éloignées.

— Permettez que je vous y accompagne, reprit l'étranger; il seroit dangereux pour vous de tomber entre les mains de ces brigands : mon bras

seul ne peut pas, il est vrai, vous être d'un grand secours contre les forces réunies de six hommes ; mais j'ose me flatter que ma protection peut vous être de quelqu'utilité.

Comme il finissoit ces mots, les coquins sortirent de leur embuscade. L'inconnu leur demanda ce qu'ils attendoient. — L'une de ces jolies dames, répondit le plus apparent de la bande, et si vous avez la témérité de vouloir la défendre, nous vous mettrons en pièces, pour épargner au premier loup affamé que vous rencontrerez, la peine de vous déchirer.

A cette menace, l'étranger se rangea près de Mlle. de l'Estrade : ce mouvement laissant en quelque sorte Mariéna isolée, deux de ces brigands, protégés par leurs camarades, fondirent sur elle, s'en emparèrent, la placèrent dans une voiture qui passoit

à l'instant même, et, dans quelques minutes, elle disparut aux yeux de son amie.

Mlle. de l'Estrade, saisie d'épouvante, quitta le côté de l'étranger, et, incapable de proférer une parole, elle sembloit implorer sa pitié par l'expression de ses regards.

L'inconnu entendit leur langage. —Rassurez-vous, lui dit-il; ils emmènent la personne qu'ils cherchoient; je suis persuadé que vous n'avez pas le moindre danger à redouter; mais, dans tous les cas, je vous conseille de gagner promptement le monastère, et, quoique je n'aie pu empêcher les six scélérats d'enlever votre amie, peut-être serai-je assez heureux pour vous ramener sans accident.

Plus morte que vive, Mlle. de l'Estrade ne pouvoit faire le moindre mouvement: cet homme la prit par le bras et la fit marcher très-vîte,

jusqu'à ce que la fatigue et la frayeur l'ayant tout-à fait épuisée, il fut forcé de l'asseoir sur un tronc d'arbre. — Nous ne sommes plus qu'à quelque distance du couvent, lui dit-il alors, j'y cours avertir que l'on vienne à votre aide ; vous êtes à présent hors de tout péril, je vous quitte, les affaires les plus pressantes m'obligent de me rendre sans délai à la ville de Dermanhort. — Il dit, et prenant un chemin opposé à celui du couvent, il disparut, laissant Mlle. de l'Estrade seule, abandonnée à ses propres forces, dont l'évènement qui venoit d'avoir lieu, l'avoit entièrement privée. Elle se leva cependant, et, regagna d'un pas chancelant, la retraite qu'elle auroit bien voulu n'avoir pas quittée ce jour-là.

Mariéna étoit généralement aimée. A la nouvelle de sa triste aventure, la consternation fut générale ; mais

personne ne sentit aussi vivement sa perte, que l'abbesse, qui avoit pour elle la tendresse d'une mère. Dans son désespoir, elle écrivit à Salvador, et donna ordre que le lendemain, au point du jour, on fît partir un exprès pour se rendre en diligence au château de Montbelliard.

Le courier, qui ne prenoit aucun intérêt à Mariéna, ne se pressa pas, et mit dix jours à faire le voyage. Cette circonstance, dont Mde. Lindorn fut instruite par le messager lui-même, la détermina à ne donner le paquet à Salvador que le jour d'après; elle pensa qu'après avoir passé une bonne nuit, son chagrin seroit moins violent, son ame moins agitée, et lui plus en état de faire les démarches nécessaires pour retrouver Mariéna, que s'il se mettoit, à l'instant même à la poursuite des ravisseurs, sans savoir où diriger ses pas,

à une heure très-avancée de la nuit, et courant le risque de quelqu'accident qui retarderoit le succès de ses recherches.

La voiture de Mariéna marchoit nuit et jour à travers d'immenses forêts, et des montagnes escarpées, sans qu'elle se doutât, ni de la contrée où elle voyageoit, ni dans quel lieu on la conduisoit. Enfin, on arrêta à la porte d'un château où elle fut reçue par une vieille dame, et conduite à l'appartement qui lui étoit destiné. Il étoit meublé avec la plus grande magnificence et le luxe le plus raffiné. On y avoit rassemblé des livres, des instrumens de musique, et tout ce qui pouvoit être nécessaire à la parure la plus élégante. Pendant que l'officieuse duègne déployoit toutes ces richesses, Mariéna lui demanda si c'étoit pour elle qu'on avoit fait tous ces apprêts. — Oui, sans

doute, répondit la vieille. — Et quelle est, je vous prie, ajouta Mariéna, la personne qui a pris cette peine ? — C'est milord, qui a voulu s'annoncer ainsi, et qui se rendra auprès de vous, dès que vous aurez pris quelques rafraîchissemens dont vous paroissez avoir besoin.

Des domestiques entrèrent, apportant une table somptueusement servie, et couverte des mets les plus recherchés. La faim pressoit Mariéna ; elle mangea quelque chose, mais ne but que de l'eau, malgré les instances de la vieille dame.

Quand on eut desservi, Mariéna, restée seule, s'assit et s'abandonna à ses réflexions : elles n'eurent que son bien-aimé Salvador pour objet. Elle sentit plus vivement que jamais combien elle l'aimoit, combien il étoit nécessaire à son bonheur. — Si je suis condamnée à ne plus le voir,

pensa-t-elle, la mort me paroît préférable à l'existence.

Arrachée deux fois de sa paisible retraite, sans savoir pourquoi; craignant, à chaque instant, quelque nouveau sujet de chagrin, elle prit en horreur un monde où elle n'avoit encore éprouvé que des malheurs, et desira vivement de descendre au tombeau, comme le seul asyle du repos et de la paix. Incapable de se détruire elle-même, Mariéna se soumit avec résignation aux décrets de la Providence, et se jettant à genoux, elle la remercia du protecteur qu'elle lui avoit envoyé dans sa prison d'Angleterre, et pria ardemment le ciel de répandre ses prospérités et ses bénédictions sur le noble et vertueux Salvador. Comme elle prononçoit ce nom chéri à haute voix, la porte s'ouvrit, et aussitôt parut un homme de belle stature, et

d'une figure très-gracieuse, dans les traits duquel elle reconnut avec étonnement une ressemblance sensible avec son bien-aimé Salvador. Le cavalier s'approcha, lui prit la main avec une dignité mêlée de douceur; et lui demanda si elle étoit un peu remise de sa fatigue. — Oh! tout-à-fait remise, répondit l'ingénue Mariéna; mais pourquoi m'a-t-on conduite ici? pourquoi m'a-t-on enlevée à ma bonne abbesse, à mes chères amies? — Et tombant aux genoux de l'inconnu, elle le supplia de la manière la plus touchante, de la renvoyer à son couvent, hors duquel il n'y avoit pour elle, ni sûreté, ni bonheur. Le baron (car c'étoit lui), regarda d'un air passionné ses grâces simples, sa beauté sans apprêts. Elle n'avoit pour parure qu'une robe d'un jaune pâle, serrée autour de sa taille par un ruban lilas, et un chapeau de

paille noué sous le menton. Ses cheveux, s'échappant de dessous son chapeau, tomboient, en petites boucles sur sa figure céleste, sur son col d'ivoire, et sur ses épaules d'albâtre. Cet accoutrement la rendoit si jolie que Leichenstein sentit pour elle la passion la plus violente. Eperdu d'amour, il lui prit la main, et, la pressant avec force contre son cœur, — adorable Mariéna, lui dit-il, vos moindres volontés seront exécutées sur-le-champ. — Eh bien, j'exige que vous me rameniez sans délai à mon couvent, et que vous m'appreniez pourquoi l'on m'en a éloignée. — Vous y retournerez sous peu de jours, mais vous ne saurez qu'en sortant d'ici pourquoi on vous en a tirée. Dans peu vous connoîtrez le mystère dont votre destinée est enveloppée; et l'on vous a amenée ici, pour y voir votre famille et vos amis. — En parlant

ainsi, le baron, dans une agitation extrême, fixoit avidement Mariéna, et ne résistoit qu'avec grande peine au desir qu'il avoit de la serrer dans ses bras. Simple, naïve et sans art, mais douée d'une intelligence rare, et d'un jugement solide, elle fut, sans savoir pourquoi, effrayée de la manière dont Leichenstein la regardoit. — Le conte que vous me faites, dit-elle, en retirant vivement sa main, est incohérent, improbable, et ne peut s'accorder avec la raison. Si l'on m'avoit conduite ici pour y voir ma famille et mes amis, on ne m'auroit pas fait enlever par six brigands. — Je vous assure, répondit l'artificieux baron, que tout ce qui vous paroît incohérent prendra bientôt à vos yeux la forme de la probabilité, et vous verrez alors que les mesures violentes dont on a usé envers vous, et dont vous vous plaignez à bon droit,

étoient nécessitées par les circonstances. L'honneur me défend de m'expliquer plus ouvertement ; mais vous conviendrez dans peu que je suis un de vos meilleurs amis. — Au mot d'honneur, Mariéna poussa un soupir involontaire qui fit tressaillir le baron. — Réunir tant de pénétration dans un âge si tendre, et avec tant de simplicité apparente, voilà ce qui est incohérent, pensa le malicieux Leichenstein.

Mariéna ne savoit comment interprêter les paroles du baron ; mais elle répugnoit à croire tout ce qu'il lui avoit dit : ses regards passionnés et la manière dont il lui avoit serré la main, la convainquirent qu'il avoit menti, et qu'il ne seroit jamais son ami.

Maître de disposer d'elle à son gré, le baron ne prétendoit pas garder

longtems le masque ; il la quitta avec l'intention de s'expliquer dans deux jours au plus tard, et lui envoya la duègne, avec ordre de rendre un compte fidèle des moindres actions et des moindres paroles de Mariéna.

Le baron pensa qu'il n'avanceroit pas ses affaires auprès d'elle en se faisant connoître pour le père de Salvador. Il espéroit la rendre sensible à sa passion, et la séduire par tout ce que le luxe et les plaisirs ont de plus attrayant ; mais il se trompoit dans ses calculs. Le cœur de Mariéna, en le supposant libre encore, n'auroit pas été captivé par tous les dehors brillans sur lesquels comptoit le baron, et dans la situation actuelle de son ame, l'homme le plus accompli ; eût-il été revêtu de toutes les formes enchanteresses de *l'Apollon* du Belvédère, n'auroit

pu la distraire un instant de l'amour pur et délicieux qu'elle éprouvoit pour Salvador.

Leichenstein se promenoit dans une chambre éloignée de celle de Mariéna, pensant à la conduite de cette charmante fille, lorsque le nom de son fils vint frapper son oreille. — Maudit garçon, s'écria-t-il, avec rage! comment ose-t-il me contrecarrer ainsi? Périsse mille fois Mariéna, avant qu'il goûte un moment de bonheur avec elle! Pourquoi le ciel, dans sa colère, m'a-t-il fait le funeste présent d'un fils? pourquoi ne lui ai-je pas fait avaler la lie de la potion serviable qui me débarrassa de sa mère? — Comme il prononçoit ces exécrables paroles, un gémissement et trois soupirs qui paroissoient sortir du lambris, précisément au-dessus de sa tête, firent expirer sa voix sur ses lèvres impures.

Ses cheveux se hérissèrent, il devint pâle comme la mort, et, tombant sur un siège, il poussa un gémissement et un soupir semblables à ceux qu'il venoit d'entendre.

CHAPITRE III.

La nuit vint, et Mariéna, l'esprit et le corps fatigués, se mit au lit, et s'endormit de ce sommeil doux et tranquille que l'innocence et la pureté seules peuvent goûter. A son réveil elle étoit parfaitement rafraîchie, et son premier soin fut d'adresser ses vœux à l'Etre suprême, pour implorer sa protection. Les occupations de Leichenstein étoient, en ce moment, d'une nature bien différente. Haut, orgueilleux, vindicatif et courageux jusqu'à la témérité, son ame étoit inaccessible à la peur. Il avoit toujours regardé les apparitions surnaturelles, comme l'effet d'une imagination troublée, et, quoique le fatal gémissement lui eût glacé le sang dans les veines, il n'avoit pas

changé d'opinion à cet égard : mais son esprit étoit en proie à des craintes plus fondées et plus allarmantes. Il étoit persuadé que la plupart de ses gens, ne restoient à son service que forcément, et que, révoltés de ses actions atroces, ils ne cherchoient que l'occasion de les divulguer dans le monde. Il savoit, à n'en pas douter, que plusieurs d'entr'eux ne gardoient, que par délicatesse, le silence sur certains faits, qui, malgré l'extrême dépravation de son cœur, le faisoient frémir lui-même, lorsqu'il y pensoit. Avec cette opinion sur le compte de ceux qui le servoient, il sentit toute l'imprudence de ses exclamations sur le genre de mort de la baronne, et le gémissement qui s'étoit fait entendre au moment où il divulguoit son secret, le convainquit qu'il en avoit instruit involontairement quelqu'un des domes-

tiques ennemis de ses intérêts. Comme il n'avoit mis que Zodériski dans la confidence de ce crime épouvantable, sa frayeur fut au comble, lorsqu'il s'apperçut qu'il s'étoit trahi lui-même.

Zodériski étoit très-utile au baron; mais les scélérats se redoutent mutuellement, et Leichenstein desiroit depuis bien longtems se défaire de son complice qui, pouvant le compromettre à chaque instant, par la divulgation de son secret, le tenoit continuellement dans les plus vives allarmes.

Quand une fois l'homme est lancé dans la carrière du vice; lorsque ses passions sont parvenues à leur dernier degré de violence, un crime de plus, quelqu'énorme qu'il soit, ne lui coûte rien, lorsqu'il est question de les satisfaire. Telle étoit la situation morale du baron. Le desir de se dis-

traire de ses remords, l'espérance d'oublier momentanément le passé, lui firent doublement éprouver le plaisir qu'il ressentoit de voir, une seconde fois Mariéna en son pouvoir. Nous disons une seconde fois, parce que c'est lui qui, par le secours d'un certain lord anglais, d'intrigante mémoire, l'avoit d'abord enlevée de son premier couvent, et conduite dans la demeure d'un de ses amis, située dans la forêt neuve d'Hampshire. C'est-là que la victime devoit rester enfermée, jusqu'à ce que sa passion pour Julie s'étant refroidie, il pût s'en débarrasser en la mariant. Quelque dépravé que fût le baron, nous nous croyons obligés de dire, à son avantage, qu'il n'eut jamais l'intention de faire contracter à son fils un mariage aussi révoltant pour l'humanité. Revenons à notre sujet.

Des évènemens imprévus déran-

gèrent le projet du baron. La découverte de son intrigue avec Julie, son mariage forcé (circonstance qui redoubla sa haine pour Salvador), et son départ subit pour Berlin, l'empêchèrent d'aller joindre Mariéna.

Il est vraiment singulier qu'un homme aussi vindicatif, aussi endurci dans le crime, que l'étoit le baron, ne se soit pas vengé de son fils pour l'enlèvement de Mariéna; car Zodériski, qui les avoit rencontrés sur la route, sans être reconnu, vint aussitôt lui annoncer et le rapt et la réclusion de Mariéna dans le couvent. Il est vrai que, transporté de rage à cette nouvelle, il jura de ne pas quitter le monde, sans avoir vu le reptile à qui il avoit donné le jour, (c'est ainsi qu'il appeloit Salvador), ramper douloureusement sur la terre humide et infecte d'un cachot obscur, ses membres tomber insen-

siblement en dissolution, et sans s'être abreuvé, à longs traits, du délicieux plaisir de le voir mourir à petit feu.

C'étoit Zodériski qui avoit abordé les deux amies, quelques instans avant que les six brigands s'emparassent de Mariéna dont, par ordre du baron, il épioit les démarches depuis plusieurs jours, pour saisir le moment de la faire enlever. Cet infâme agent avoit par hasard entendu la conversation des deux demoiselles, et les exclamations de Mariéna sur le compte de Salvador ne lui avoient laissé aucun doute sur ses sentimens pour lui. Au rapport que Zodériski lui fit de cette conversation, le baron sentit les serpens de la jalousie lui dévorer le cœur; sa haine pour son fils fut portée au comble, et brûlant du désir de l'avoir en sa puissance, pour se venger à son gré, il envoya à Montbelliard un valet affidé, chargé

de surveiller tous les mouvemens de Salvador.

En revenant du couvent, Zodériski avoit rencontré un des gens attachés au monastère, qui le connoissoit pour être le favori de Leichenstein, et il en conclut que l'abbesse, instruite qu'un homme au service du baron s'étoit montré dans son voisinage, ne manqueroit pas de donner à Salvador quelqu'indice qui pourroit l'attirer au château de son père. Ce qu'il avoit prévu arriva : la lettre de l'abbesse, obscure et ambiguë, ne disoit pas précisément que le baron fût le ravisseur de Mariéna ; mais, au jugement de Salvador et de Mde. Lindorn, elle sembloit indiquer que c'étoit vers ce point qu'il falloit diriger les recherches.

On se rappelle que le suisse de Salvador avoit un ami intime au château de Leichenstein, et que lors

de la détention de Salvador dans cette demeure, il en avoit tiré beaucoup de renseignemens.

Ce brave homme avoit eu pour la vertueuse baronne l'affection la plus respectueuse ; il avoit amèrement pleuré sa mort, et voué au fils le tendre attachement qu'il avoit eu pour la mère. La crainte de ne pouvoir donner des preuves suffisantes l'avoit seule empêché de découvrir le mystère funeste qui avoit enveloppé la mort presque subite de sa bonne maîtresse.

Dermandost (ainsi s'appelloit ce fidèle serviteur), joignoit à un caractère noble, à une intelligence rare, des connoissances précieuses, que son état sédentaire l'avoit mis à portée d'acquérir ; son service laissoit à sa disposition une grande partie de son tems, et, contre l'usage ordinaire des valets, il l'employoit à l'étude,

au lieu de le passer à la débauche. Plus à portée que tous ses camarades d'observer ce qui se passoit au château, il avoit, le premier, découvert l'intimité du baron avec Julie, et, tremblant pour le sort de son jeune maître, s'il s'obstinoit dans son amour pour une femme perfide, il déclara tout à M. Melham, pour qu'il dessillât les yeux à Salvador. Cet ami intime, ce fidèle gardien de l'honneur du jeune Leichenstein, jura que, ni lui, ni Mariéna, ne seroient victimes d'un monstre d'iniquité tel que le baron, dût sa propre sûreté être compromise. Il avoit par hasard apperçu Mariéna dans la grande salle, et son cœur se soulevant d'indignation à l'idée des dangers que couroit cette douce créature, il se sentit enflammé d'un zèle ardent de la servir, et se promit de la protéger contre toutes les attaques du baron.

Le bon Dermandost mépriſoit souverainement Zodériski ; mais, malgré la différence de leurs caractères, il avoit toujours eu des ménagemens pour lui, afin de s'en servir au besoin. Il ensevelit dans le fond de son ame ses soupçons trop fondés sur la mort prématurée de la baronne, et attendit l'occasion de terrifier le baron, pour le faire sortir, s'il étoit possible, du sentier du crime dans lequel il marchoit d'un pas assuré, bien résolu, dans tous les cas, de déjouer toutes ses trames contre le bonheur et la sûreté de Salvador.

— Je ne sais, dit un jour Zodériski à Dermandost, je ne sais ce que signifie ce bruit effrayant, qui, toutes les nuits, se fait entendre au moment où l'horloge sonne une heure. Je ne crois, ni aux esprits, ni aux revenans, et, cependant, malgré tout courage, la peur ne me laisse

pas goûter un instant de repos. Dermandost partit d'un éclat de rire à la question de Zodériski, et chercha à le tirer d'erreur ; mais voyant qu'il étoit impossible de le convaincre, il en conclut que son imagination, troublée par ses nombreux forfaits, lui faisoit voir en rêve ces spectres affreux, et lui persuadoit qu'il étoit éveillé.

Quelques jours après l'arrivée de Mariéna au château, Zodériski revint à la charge, et supplia Dermandost, de la manière la plus pressante, de passer, avec lui, une nuit entière dans son appartement. Curieux de se satisfaire à ce sujet, il y consentit volontiers ; mais se défiant de ce scélérat, qui pouvoit lui avoir fait tous ces contes, pour l'attirer dans sa chambre et l'assassiner, il cacha un poignard dans son sein, bien déterminé de ne pas dormir de toute la nuit, pour être toujours en garde.

Dermandost eût pu s'épargner toutes ces précautions. Le rapport de Zodériski étoit vrai, et sa peur n'étoit pas feinte. Entre minuit et une heure, Dermandost s'apperçut que Zodériski changeoit souvent de contenance, et essuyoit son front couvert d'une sueur épaisse. Plusieurs signes visibles de frayeur le convainquirent que son compagnon ne pouvoit s'abuser aussi grossièrement. Cependant, l'heure accoutumée se passant sans qu'on eût rien vu ou entendu, Dermandost railla Zodériski sur ses terreurs, et, allumant une seconde chandelle, — vous voyez, lui dit-il, que ma présence a épouvanté l'esprit ; ainsi, je vous conseille de vous coucher, et j'irai en faire autant. — Je vous en prie, dit Zodériski, en se jettant à ses genoux, passez, avec moi, le reste de la nuit ; les maudits lutins n'arrivent quelquefois qu'à deux ou

trois heures. — Dermandost se laissa fléchir, et, jugeant qu'il n'avoit rien à redouter pour sa sûreté personnelle, il proposa de se coucher et de laisser la chandelle allumée.

A peine Zodériski et Dermandost étoient-ils endormis, qu'il furent réveillés en sursaut par un bruit violent qui sembla partir de dessous le lit même. A l'instant les rideaux s'ouvrirent, et au pied du lit parut un fantôme, couvert d'un suaire blanc, et tenant une coupe à la main.

Dermandost fut saisi de terreur, et Zodériski se serra contre lui, dans l'état d'un homme prêt à expirer. Le spectre resta quelques instans dans sa première attitude; mais Dermandost, s'étant jetté en bas du lit, le fantôme disparut, et les rideaux se refermèrent comme d'eux-mêmes.

Dermandost fit les plus exactes perquisitions dans tous les coins de la

chambre ; mais tout étoit en place, et il ne découvrit rien. — Etes-vous souvent troublé par ce terrible phénomène, dit-il à Zodériski, quand ils furent un peu remis de leur frayeur? — Très-souvent, dit Zodériski ; l'apparition n'avoit d'abord lieu qu'une fois par quinzaine ; mais, depuis notre retour d'Angleterre, elle vient me tourmenter toutes les nuits. — Ils s'étoient remis au lit, et le calme étoit tout-à-fait rétabli, lorsque la violente agitation de la sonnette du baron les attira tous deux dans son appartement. Ils le trouvèrent tremblant de peur, pâle comme un mort et incapable de dire un mot. A force de cordiaux, il reprit connoissance au bout d'une heure, desira rester seul avec Zodériski et se leva.

Dermandost sortit, et le baron informa Zodériski des motifs de sa frayeur. — Hélas ! milord, répondit

celui-ci, c'est le même spectre qui me lutine toutes les nuits; c'est l'esprit de la baronne qui revient pour nous punir de l'avoir empoisonnée. — Allons donc, dit le baron en se remettant; c'est impossible, absolument impossible; c'est un tour de ce damné Dermandost. — Non, seigneur, interrompit Zodériski; il a passé la nuit dans ma chambre; il a été témoin de l'horrible vision, et je vous réponds qu'il étoit aussi effrayé que moi; d'ailleurs, vous avez pu voir, comme moi, que le spectre n'a plus que les os, et c'est un véritable esprit.

Le baron, rassuré, quelle que fût son opinion sur ce qui s'étoit passé, ne put s'empêcher de rire des expressions de Zodériski, et lui promit de vérifier de quelle matière étoit formé le fantôme, s'il lui rendoit une seconde visite.

Les rayons du jour dissipèrent les terreurs de la nuit. Le baron fit sa toilette, et se rendit auprès de Mariéna. Ivre d'amour, peu habitué à se contraindre, il s'assit auprès d'elle, et passant un bras autour de sa taille délicate, il la pressa contre son cœur, et malgré sa résistance, imprima mille baisers brûlans sur ses lèvres de rose. Ses tentatives pouvoient devenir plus allarmantes encore pour la pudeur de Mariéna, si Zodériski, entrant à l'improviste, n'eût demandé au baron, d'un air très-agité, la permission de lui dire un mot. Il sortit, et laissa Mariéna offensée et effrayée au-delà de toute expression, d'une conduite qui lui faisoit tout redouter pour l'avenir. Elle étoit dans un état difficile à exprimer, lorsque Dermandost entra, lui apportant à dîner dans sa chambre, d'où elle ne pouvoit sortir sous aucun prétexte.

Encouragée par l'air d'humanité de Dermandost, Mariéna se précipita à ses genoux, et le supplia de la délivrer du monstre qui vouloit attenter à son honneur. — Je préfère la mort à l'infamie, dit-elle; donnez-moi un poignard, pour que je puisse me le plonger dans le cœur, si je ne puis résister à ses attaques. — Ne pleurez pas, charmante miss; espérez un meilleur sort. Feignez une indisposition grave, causée par la frayeur, et le baron ne vous tourmentera pas. Affectez de le traiter avec bonté pour ne pas le pousser à bout, et je vous promets que dans trois jours au plus tard vous serez libre. Comme mes occupations pourroient me priver du plaisir d'être moi-même votre libérateur, à quelque heure de la nuit qu'on se présente, suivez, sans hésiter, celui qui vous présentera cette bague. Dès l'instant que je vous ai

vue, j'ai formé le projet de vous protéger ; mais le plus fort dépend de vous. Il me faut plusieurs jours pour faire mes préparatifs, et, si vous ne trompez pas le baron par l'espoir de le payer de retour, il m'est impossible de vous sauver la vie et l'honneur. — En disant cela, il mit un doigt sur sa bouche, pour lui recommander le plus profond silence, et partit.

Mariéna se prosterna, et remercia la divinité, du protecteur qu'elle lui envoyoit dans un si pressant danger.

CHAPITRE IV.

La visite importune de Zodériski dans la chambre de Mariéna, avoit pour objet d'informer le baron que le messager de l'abbesse étoit arrivé à Montbelliard. — Maudits soient l'exprès, le message, toi-même, et tout le genre humain, s'écria le baron furieux! sans ta damnée présence, mon bonheur seroit complet; l'idole de mon cœur, la céleste Mariéna n'auroit plus rien à me refuser. J'aurois satisfait ma passion et assouvi ma vengeance. Oui, j'aurois longuement savouré toutes les délices de l'amour, et, quand le dégoût se seroit mêlé à mes embrassemens, j'aurois renvoyé Mariéna, souillée, dégradée, à son détestable amant. — Tout n'est pas perdu, milord, dit Zodériski; tous les momens sont bons pour l'exé-

cution de votre dessein, et je parierois que Mariéna ne vous échappera pas; mais ce n'est pas le moment d'y songer; dites-moi la conduite que je dois tenir, en cas que le baron de Montbelliard se présente au château. Vous savez qu'il a ici grand nombre de partisans, qui l'informeroient infailliblement que celle qu'il cherche y est enfermée. — Le baron se frotta le front, fit plusieurs tours dans la chambre, et, avec un mouvement convulsif, — par le ciel, s'écria-t-il, s'il entre dans mon château, il n'en sortira pas vivant! — Milord! milord! dit Zodériski en frémissant, avez-vous oublié le spectre? — Le baron regarda d'un air effaré. — Avez-vous sitôt oublié cette horrible apparition? La voilà, ajouta-t-il, en saisissant le bras du baron... je la vois se glisser le long du mur... Regardez... regardez... tenez, là, milord... là. — Où

donc ? où donc, dit le baron tout tremblant. — Là, là... à cette place... elle s'en va... elle est partie... Quittons cette chambre infernale... sortons d'ici milord. — En vérité, vous perdez la tête : je vous défends, sous peine de la vie, de me dire un mot de plus à ce sujet. — Je n'en ai que trop entendu pour mon repos, répondit Zodériski avec une horrible grimace. Nos actions sont atroces, milord, nos crimes sont énormes et le ciel crie vengeance ! Empoisonner votre fils seroit mettre le comble à vos forfaits, et vous dévouer aux peines éternelles réservées aux scélérats. — Puis, fixant le baron avec malignité, la fureur se peignit sur son visage, et avec l'accent étouffé d'un énergumène, — mes jours sont pénibles, murmura-t-il à l'oreille du baron, mes nuits sont insupportables,

et vous voudriez que je devinsse le meurtrier de votre fils! — Le baron comprit qu'il falloit le traiter avec douceur; il avoit encore besoin de ses services. Au milieu de cette scène d'horreur, la rage bouillonnoit dans son sein, et, quoique sans cesse torturé par l'image du spectre, son ame étoit altérée du sang de Salvador, et ne soupiroit qu'après sa destruction. — Rassure-toi, *bon* Zodériski, dit-il, avec un sourire amer; calme ton agitation, — et après avoir ridiculisé l'apparition du fantôme, — tiens, ajouta-t-il, en mettant une bourse d'or dans les mains de son complice; tiens, imbécille poltron, prends cela, et procure-toi tous les plaisirs, pour dissiper des idées qui te rendent aussi foible qu'un enfant.

L'éloquence du baron avoit ébranlé Zodériski, sa générosité acheva de le

rendre docile à ses desseins, tant il est vrai que l'or, donné à propos, ne manque jamais son effet.

— Maintenant, mon bon ami, dit Leichenstein, si l'illustre baron de Montbelliard vient au château, il faut prendre tes mesures pour qu'il ignore que Mariéna est ici; car je prétends la garder, dussé-je y perdre la vie. Ecoute attentivement : la nuit même du jour qu'il arrivera, je partirai pour Berlin avec Mariéna et tous mes domestiques. Tu lui cacheras soigneusement que j'étois ici ; tu mettras dans son vin une potion narcotique, qui, l'endormant pour trois jours, nous donnera le tems d'échapper à ses poursuites et à celles de ses gens : tu auras soin de porter des vivres pour une semaine à la prisonnière de la tour, et tu partiras ensuite, pour qu'il ne reste d'êtres vivans dans le château, que cette

malheureuse et mon fils. Voilà mes instructions ; exécute-les ponctuellement, et compte sur une somme égale à celle que tu viens de recevoir.

Zodériski promit de se conformer exactement à ses ordres, à condition que la vie du baron de Montbelliard seroit respectée. Leichenstein le lui promit solemnellement, et ils se séparèrent.

Pendant que le baron et son agent tramoient leur odieux complot contre Salvador, Dermandost lui faisoit des partisans parmi les mécontens du château, et envoyoit à un petit hameau solitaire, situé à quatre lieues de là, un homme sur lequel il pouvoit compter, avec toutes sortes de provisions. Ce hameau et la chaumière où il vouloit cacher Mariéna, communiquoient à un souterrein qui pouvoit lui servir de retraite en cas de

poursuite. Le baron, dupe de la maladie supposée de sa prisonnière, n'osoit franchir les bornes de la modération ; il voyoit avec des transports de joie inexprimables que sa frayeur et son aversion diminuoient sensiblement, et il se flatta de changer bientôt en amour le ton de douceur qu'elle affectoit avec lui, en conformité des conseils de Dermandost.

Cependant, le baron de Montbelliard arriva à Leichenstein, et fut, comme nous l'avons déja dit, relégué dans l'appartement le plus secret du château. Pendant que Zodériski faisoit l'officieux auprès de lui, Dermandost, profitant de l'espèce de désordre causé par cette arrivée, envoya à l'impatiente Mariéna un homme de confiance avec la bague desirée, qui la conduisit en sûreté à l'espèce de cachette qu'on lui

avoit préparée. Pour rendre toutes perquisitions inutiles, Dermandost avoit posté, aux environs du château, des gens sûrs, chargés d'indiquer une route opposée à celle qu'avoit pris Mariéna, en cas qu'on les questionnât à ce sujet. Il défendit aux gens de Salvador de boire les liqueurs que Zodériski leur présenteroit, de crainte que quelque drogue somnifère ne les mît hors d'état de secourir leur maître.

Zodériski, après avoir conduit Salvador à son appartement, et s'être excusé sur l'ivresse de tous ses domestiques, pensa qu'il étoit tems de mettre hors d'état de lui nuire ceux qu'il croyoit ivres et ensevelis dans un sommeil profond; mais quel fut son étonnement de ne pas les trouver! Il courut sur-le-champ informer le baron de leur évasion. Ils se rendirent tous les deux à l'appartement de Ma-

riéna, et, le trouvant désert, le baron entra dans un accès de rage qui l'empêcha quelques instans de parler. — Scélérat, dit-il enfin à Zodériski, avec des yeux étincelans de fureur, dis-moi où est Mariéna; je l'avois confiée à tes soins, il faut découvrir où elle est, où je te..... Ici, l'excès de la furie lui coupa la parole, et il tomba évanoui sur le parquet.

— Allons, allons, milord, dit Zodériski, point de vaines exclamations. J'ignore, et vous devez le croire, comment elle s'est évadée; mais, quoi qu'il en soit, vous ne devez pas perdre en regrets inutiles, un tems précieux que vous pouvez employer plus utilement. Partez avec tout votre monde; vos chevaux sont prêts; il ne reste plus de femme au château, et, si quelques traîneurs me tombent sous la main, je saurai bien les empêcher de nuire à vos

projets. Quand j'aurai pourvu à tout, je fermerai les portes, et j'irai vous joindre à Berlin, ou dans tout autre lieu, si les circonstances vous forcent à vous y rendre. Encouragé par ce discours adroit, le baron demanda si son fils étoit en sûreté. — Soyez tranquille, seigneur. — Veille exactement sur lui ; s'il s'échappe, ta tête m'en répondra. — Partez, et comptez sur la plus soigneuse vigilance. — En un instant l'escorte fut prête, et le baron partit ventre à terre.

Dermandost s'étoit arrangé de manière que tous les hommes envoyés sur la route avec des chevaux frais, étoient dans les intérêts de Salvador, et devoient, en donnant de faux renseignemens au baron, le mettre dans l'impuissance de trouver les traces de Mariéna.

Ses instructions furent parfaite-

ment suivies. Au premier relais, l'homme, chargé de garder les chevaux, apprit au baron que le bruit couroit que les gens du baron de Montbelliard avoient enlevé une jeune personne et la conduisoient à Berlin. Ce faux avis réussit à merveille; Leichenstein dirigea sa marche en conséquence pendant toute la nuit. Au point du jour, il trouva plusieurs de ses gens qui l'attendoient avec de nouveaux relais, et qui lui dirent de les accompagner en toute diligence. —Dermandost, ajouta l'un d'eux, poursuit les ravisseurs à bride abattue, et nous a dit, en passant, il y a deux heures, qu'il espéroit les atteindre avant peu.

A cette nouvelle, le baron fit doubler le pas, mais bien inutilement; Dermandost étoit alors occupé à préparer quelques alimens pour l'heu-

reuse Mariéna, dont l'accablement exigeoit les plus grands soins.

En songeant à la délivrance de la prisonnière, Dermandost avoit aussi pourvu à celle de Salvador, et s'étoit concerté avec Hartly, à qui il avoit indiqué un escalier secret qui devoit le conduire à sa chambre, sans crainte d'être rencontré. L'heure fixée sonna, et Hartly, parvenu à l'appartement, fut d'un étonnement extrême d'en trouver la porte ouverte, et Zodériski dans l'intérieur des rideaux du lit. Persuadé, d'après le caractère connu de ce scélérat, qu'il n'étoit venu là que pour assassiner Salvador, le fidèle Anglais lui demanda d'un ton furieux quel étoit le motif de cette visite nocturne. — Je venois voir si votre maître dormoit, répondit le traître qui, déja, avoit découvert Salvador, pour s'assurer si l'opium

avoit fait son effet. — Hartly avoit apperçu le poignard, il s'en empara, et transporté de rage à la réponse peu vraisemblable de Zodériski, il le saisit au collet et l'entraîna hors de la chambre. L'agent du baron étoit fier et brave; il ne put endurer ce traitement; il attaqua Hartly, le blessa au bras, et s'en seroit infailliblement défait, si celui-ci, se dégageant adroitement, n'eût plongé son poignard précisément au-dessous du cœur de son dangereux adversaire. — Je meurs, dit Zodériski, en tombant, et c'est un juste châtiment de ma conduite. Brave Anglais, j'ai trompé votre jeune maître, mais dites-lui, de ma part, d'être toujours en garde contre son père, dont l'intention est de le faire périr dans un cachot, en l'accusant de crimes contre l'état. Une potion narcotique que je lui ai fait prendre, doit le tenir endormi pen-

dant trois jours ; aussitôt qu'il se réveillera, ramenez-le à Montbelliard, pour le soustraire à tout attentat contre sa personne. — Jure-moi, reprit Hartly, jure-moi, par la divinité devant qui tu vas paroître, que tu n'as point empoisonné le meilleur des hommes. — Je le jure, dit foiblement Zodériski, — et son ame atroce s'exhála avec le sang impur qui sortoit de sa blessure.

Hartly fut vivement affligé de la mort de Zodériski, et se reprocha fortement sa vivacité, quoique nécessitée par sa propre conservation ; cependant, se rappelant l'état où il avoit laissé Salvador, il retourna près de lui, lui secoua la tête et la main, et ne voyant sur lui aucune blessure, il fut convaincu de la véracité des paroles de Zodériski. Alors, il remit sur lui la couverture, et laissa la porte ouverte pour lui donner de

l'air. Après avoir pris ces précautions, il monta à cheval, et se rendit promptement au hameau où l'attendoit Dermandost ; mais ne l'y trouvant pas, il continua sa route dans l'espoir de le rencontrer. Pendant qu'il s'éloignoit du rendez-vous, Dermandost, craignant d'abandonner Mariéna, étoit revenu sur ses pas, et rendoit ainsi inutiles les recherches de Hartly, qui, après avoir couru en vain presque toute la journée, tourna bride pour retourner auprès de son cher maître, et épier son réveil. Il suivit le bon chemin tant que le jour dura, mais la nuit devint fort obscure, il s'égara dans la forêt sans s'en appercevoir, et fut fort étonné de se trouver, au point du jour, tout près du château de Montbelliard. Il instruisit Mde. Lindorn de ce qui s'étoit passé à Leichenstein, lui répéta les dernières paroles de Zodé-

riski, lui recommanda de mettre incontinent le château sur un pied de défense respectable, et, envoyant des relais sur la route, il prit une voiture commode pour ramener son maître, se fit accompagner de 50 cavaliers bien montés et bien armés, et arriva à Leichenstein, le lendemain soir, au même instant que le suisse et les trois autres domestiques, qui lui annoncèrent que le baron accouroit au château pour y retenir Salvador prisonnier. — Ce ne sera pas tant que nous aurons du sang dans les veines, dit Hartly. A ces mots, ils entrèrent précipitamment, et trouvèrent Salvador disposé à combattre, comme nous l'avons rapporté plus haut.

Le baron donnoit tête baissée dans le piège qu'on lui avoit tendu; d'après le rapport de ses gens, il espéroit, à chaque minute, atteindre Mariéna et

la ramener au château. Dermandost, avoit si adroitement conduit la chose, que les domestiques même du baron étoient dans l'erreur, et ne pouvoient manquer de l'y faire tomber lui-même. Cependant ceux de Salvador, dont Dermandost avoit eu besoin pour faire réussir sa ruse, inquiets sur le compte de leur maître, se hâtèrent de retourner à Leichenstein. Le baron en fut instruit, et découvrant par-là qu'il avoit été joué, sa rage fut au comble. Dans sa fureur, il jura de se venger d'abord sur Zodériski, qu'il supposoit l'avoir trahi, et ensuite sur Salvador qu'il croyoit trouver encore endormi par l'effet de la potion somnifère.

Dans ces affreuses dispositions, il arriva au château, et son premier soin fut de monter à la chambre de Zodériski; la porte en étoit fermée;

d'un coup de pied, il l'enfonça, et du premier coup-d'œil, il apperçut le corps de ce malheureux étendu sur le lit, qu'on avoit dépouillé de ses draps et de sa couverture. A ce spectacle, le baron recula quelques pas, et fut obligé de s'appuyer contre la muraille pour se soutenir; mais bientôt il se réjouit d'un évènement qui ensevelissoit pour jamais ses crimes dans l'ombre du secret; la mort de son complice le délivroit de la crainte toujours renaissante d'être dénoncé. Il entra dans son appartement, et pour qu'on ne se doutât pas de la visite qu'il avoit faite à Zodériski, il affecta de l'appeler plusieurs fois par son nom. On vint à sa voix; un domestique lui annonça que Zodériski et deux des ravisseurs de Mariéna avoient été assassinés; qu'on avoit trouvé deux femmes mortes

dans la salle; que pour lui dérober cette vue affligeante, on les avoit mises dans des chambres séparées, et qu'on se disposoit à ensevelir les victimes. —Qui donc a pu commettre ces horribles actions, demanda le baron, avec une fureur apparente ? — Personne ne put le lui dire. — Par le ciel! continua-t-il, ce ne peut être que le scélérat que j'appelle mon fils; il veut arracher la vie à son père, et pour y parvenir, il se fraie un chemin à travers le cœur de mes fidèles serviteurs. Je le poursuivrai jusqu'aux portes de l'enfer. Le nom d'assassin retentira dans tous les pays, et désignera dorénavant l'infâme Salvador. — Grands dieux ! milord ! s'écria-t-on unanimement, votre noble fils est incapable de pareils forfaits. — Silence, coquins ! sortez de ma présence, dit le baron; et il

resta seul. — Alors, il se livra sans contrainte au plaisir d'être débarrassé de Zodériski. — Me voilà maître absolu, pensa-t-il, et si Mde. de Salenci pouvoit terminer ses jours, ce seroit un grand fardeau de moins. — Elle devoit avoir manqué de nourriture depuis l'évasion de Mariéna ; son geolier étoit mort ; le baron se détermina à lui porter quelques alimens. Il s'avança vers l'escalier, une lampe à la main, et desirant de tout son cœur être de retour de cette visite désagréable. Arrivé à la porte de la prison, il fut stupéfait de la trouver ouverte, et Mde. de Salenci disparue. Il examina attentivement le réduit étroit et infect où il avoit eu la barbarie de renfermer la plus belle et la plus aimable des femmes, presqu'à l'aurore de ses jours : un mouvement de pitié sembla vouloir s'em-

parer de son ame, mais y fut bientôt étouffé par la rage et la fureur. Le baron appella tous ses domestiques d'un ton diabolique, fit avec eux les recherches les plus exactes dans tout le château, et le résultat lui confirmant l'évasion de Mde. de Salenci, il devint frénétique. Il voyoit sa conduite dévoilée, et regardoit avec horreur le sort qui l'attendoit. Il fit mille extravagances; il se frappa la tête, s'arracha les cheveux, et finit par tomber d'épuisement. Il resta quelques instans dans une espèce d'apathie; puis, se relevant avec un mouvement furieux, il sortit comme un éclair de la pièce où la scène avoit eu lieu, traversa tous les noirs corridors de l'aîle du nord, et rentra dans son appartement. Là, seul à lui-même, l'idée de Mariéna revint à son imagination; il se retraça

tous ses charmes, toutes ses perfections, et les transports de l'amour et de la jalousie, se joignant à sa crainte sur le sort qui lui étoit réservé, lui firent éprouver le supplice le plus cruel.

CHAPITRE V.

Salvador, parfaitement rétabli, ne pouvoit rester plus longtems à Montbelliard. Il résolut de partir, le lendemain, avec une escorte choisie, pour recommencer ses perquisitions au sujet de Mariéna. En conséquence, il donna ses ordres à Hartly, et le chargea de prévenir Mde. Lindorn de ses intentions. La bonne intendante, accourut pâle et tremblante, lui témoigna ses craintes, et, pour le détourner de son projet, lui en exagéra les dangers. Salvador la remercia de l'intérêt qu'elle lui témoignoit, et, lui serrant respectueusement la main, — je suis pénétré de vos attentions, lui dit-il; votre amitié pour moi va au-delà de ce que ma mère attendoit de vous. Conservez,

je vous prie, votre précieuse santé. Je vous regarde comme ma meilleure amie, comme un présent que le ciel m'a fait pour me consoler de mes infortunes. Je vous ai voué la plus parfaite estime, et je m'honore de la vôtre. Oui, ma chère Mde. Lindorn, vous avez fait de mon château le séjour de la paix et du bonheur; aussi, je ne le quitte jamais sans regret, et j'y reviens toujours avec plaisir.

Mde. Lindorn, à son tour, pressa la main de Salvador avec l'expression du plus pur sentiment; des larmes de tendresse humectoient sa paupière; la crainte que son cher maître ne tombât dans les mains d'un père barbare, lui en arrachât de bien amères. Salvador ne put les voir couler sans tressaillir. — Ma seconde mère, lui dit-il, bannissez vos allarmes; je ne veux pas vous affliger;

mais puis-je rester tranquille, et laisser l'infortunée Mariéna exposée à des dangers que je n'ose même entrevoir? ô combien elle doit souffrir! Grâces à vos soins, j'ai recouvré mes forces et ma santé; permettez-moi d'en faire usage, pour rendre cette aimable et infortunée créature au repos et au bonheur qu'elle ne peut trouver qu'auprès de vous et de Mde. Lusac. Demain, à la pointe du jour, je pars, accompagné de votre bénédiction et guidé par la Providence, dans l'espoir d'amener Mariéna dans ce château, seul asyle qui lui convienne, puisqu'elle y sera sous votre protection immédiate.

En vain Mde. Lindorn essaya-t-elle encore de combattre sa résolution, Salvador fut inébranlable. — Croyez, lui dit-il, que j'ai pour vous le respect d'un fils; mais je ne puis abandonner un être isolé sur la terre,

qui n'a que moi pour appui. Si Mariéna étoit auprès de vous, je ne songerois pas à quitter Montbelliard. J'aime la vie domestique ; vous avez fait de mon château un paradis terrestre, et, si le malheur n'avoit empoisonné les premiers jours de mon existence..... Allez vous reposer, mon excellente amie; ne redoutez rien pour moi; promettez-moi de ne pas vous livrer au chagrin, et mes dangers, quels qu'ils puissent être, ne m'affecteront que très-légèrement.

La digne femme se retira le cœur serré, et dans une inquiétude mortelle pour la sûreté de son jeune ami. Elle invoqua sur lui la protection du ciel, et fit des vœux ardens pour l'accomplissement de tous les desseins que son ame vertueuse pouvoit former. Le souvenir de la baronne et l'idée de son fils luttant contre l'infortune, l'occupèrent toute la nuit.

— Hélas! disoit-elle, si le bonheur n'est pas le partage du noble et estimable Salvador, qui pourra désormais y prétendre. — Mde. Lindorn connoissoit à fond le caractère du baron ; elle le regardoit comme l'homme le plus vicieux de son siècle ; elle savoit qu'il étoit capable des forfaits les plus atroces, et cette conviction l'empêcha de goûter un seul instant de repos. En butte, depuis longtems, à tous les traits de l'adversité, elle s'étoit habituée à regarder son sort d'un œil calme ; elle trouvoit une espèce de satisfaction à supporter son propre malheur avec dignité ; mais son courage l'abandonnoit, quand elle pensoit aux périls de Salvador, et ses craintes n'étoient pas tout-à-fait sans fondement. Les revenus du château de Montbelli rd étoient immenses ; le baron étoit ambitieux, prodigue, et jouissoit, dans

l'Empire, d'une très-grande puissance ; par la mort de Salvador, il héritoit, de droit, de toute sa fortune; et Mde. Lindorn en concluoit, avec quelque raison, que le fils étoit perdu sans ressource, s'il tomboit malheureusement entre les mains de ce père dénaturé. Ces réflexions lui montèrent tellement l'imagination, les périls de Salvador lui parurent si grands et si certains, que, s'habillant à la hâte, elle se mit à confier ses craintes au papier, pour les donner à lire à Salvador, dans l'espoir de parvenir, par ce moyen, à le détourner de son excursion.

La conversation que Mde. Lindorn avoit eue avec lui, avoit réveillé dans son cœur les souvenirs les plus pénibles. Son ame, formée pour l'amitié, s'attachoit singulièrement à tous ceux qui paroissoient s'intéresser à lui. Depuis la mort de sa mère, il s'étoit

vu abandonné de tout le monde, excepté de Mariéna et de Melham; il se voyoit, actuellement, privé pour toujours de cet ami fidèle, et il le regretta aussi amèrement que le jour même de sa mort. La perte de Mariéna l'affligeoit au-delà de toute expression, et il résolut de la chercher et de la trouver, au risque de tout ce qui pourroit lui en arriver.

Tel étoit l'état moral de Salvador, lorsque, se rappelant le tendre attachement de Mde. Lindorn, il sentit son ame se calmer. Il quitta son siège, fit plusieurs tours dans sa chambre, s'arrêta enfin près d'une croisée, l'ouvrit, et levant les yeux au ciel, — c'est-là, dit-il, que reposent ma mère et mon ami. — Il évoqua leurs ombres chéries, et tomba dans une espèce d'extase religieuse, qui dura bien avant dans la nuit.

La lune, cachée derrière l'horison,

ne répandoit plus qu'une lueur sombre sur les objets ; tout étoit tranquille dans la nature, et chaque son, répercuté par l'écho, venoit s'éteindre dans les masses énormes de l'immense château. La voix d'une sentinelle, qui cria : *qui vive?* tira Salvador de sa rêverie, et le fit tressaillir. — *Qui vive ?* cria une seconde fois le factionnaire. — Ami du baron de Montbelliard, répondit-on, en ajoutant quelques paroles que Salvador ne put entendre. — Comptant peu sur l'amitié sous laquelle on s'annonçoit, il prit son épée, descendit au corps-de-garde, et demanda aux soldats ce qu'ils avoient entendu. — Les noms de Dermandost et de Mariéna, répondirent-ils. — Sur ces entrefaites, Hartly et Freidrach, toujours sur leurs gardes, ayant entendu l'alerte, accouroient pour en savoir la cause. Hartly prenant Salvador par le bras, le conjura de ne pas s'exposer. —

Freidrach et moi, nous irons à la découverte, et viendrons vous rendre compte de ce que nous aurons vu. — Ne t'inquiète pas, répondit Salvador, en se dégageant, et laisse-moi voler vers Mariéna. O ma chère Mariéna! — Prenez garde, milord, on peut vous tendre un piège. — Accompagnons monseigneur jusqu'au pont-levis, dit Freidrach; nous pourrons voir de-là ce que c'est, et, si ce sont des ennemis, milord sera plus à portée de les reconnoître. — Arrivés à la grande porte, ils virent Dermandost et Mariéna de l'autre côté du fossé. Salvador donna à peine le tems de baisser la pont, et s'élançant vers Mariéna, il l'enleva dans ses bras, sans dire un seul mot, et l'ayant déposée dans la grande cour, — fermez la porte, s'écria-t-il alors, et, se tournant vers son aimable pupille, grâces au ciel, lui dit-il, vous voilà enfin en

sûreté. — Accablée de fatigue, muette de joie, Mariéna pencha sa tête sur le sein de son ami, sans pouvoir lui exprimer ce qu'elle ressentoit. Salvador, la pressa contre son cœur avec ravissement. — Maintenant, dit-il, nous pouvons défier les efforts de nos ennemis. — Oui, répondit-elle, en levant les yeux sur lui, ici, je trouverai le repos et la sécurité; mon frère, mon ami, me garantira des attaques d'un monstre détestable. — Salvador ne put lui répondre, tant son émotion étoit forte, mais il la pressa plus tendrement encore sur son cœur, et Mariéna entendit parfaitement ce langage.

Cependant, Mde. Lindorn, qui étoit en train d'écrire, allarmée par le bruit qu'elle venoit d'entendre, accouroit dans la cour. — Venez, lui cria Salvador, venez, Mariéna est sauvée; la voilà, madame, la voilà!

— A cette exclamation, Mariéna leva les yeux, et voyant, à la lueur des flambeaux qu'on avoit apportés, une femme majestueuse, dont la physionomie respiroit la bonté, elle rougit, et, se dégageant des bras de Salvador, elle alla au-devant de Mde. Lindorn, et la regarda avec une expression qui sembloit implorer sa commisération. Cette digne femme l'embrassa tendrement et lui dit : — ma chère demoiselle, milord, m'a si souvent fait l'éloge de vos vertus, que depuis longtems, vous avez mon estime ; veuillez accepter mon amitié et m'accorder la vôtre. — Lady Mariéna, ajouta-t-elle en s'adressant à Salvador, paroît très-fatiguée ; ne ferions-nous pas mieux de la conduire dans l'intérieur du château ? — Je la confie entièrement à vos soins, répondit Salvador, en mettant leurs mains l'une dans l'autre. Mariéna a

trop de perfections, pour ne pas apprécier bientôt les vôtres à leur juste valeur, et je suis certain que vous ne tarderez pas à lui accorder tout l'attachement et l'intérêt qu'elle mérite. — J'y suis toute disposée, dit gracieusement Mde. Lindorn, et, prenant Mariéna sous son bras, la conduisit à son appartement, où elle goûta, le reste de la nuit, un repos dont elle avoit d'autant plus de besoin, qu'elle avoit fait la route à pied pendant la nuit ; car Dermandost, dans la crainte d'être découvert et arrêté, n'avoit osé, ni prendre des relais, ni marcher de jour.

Salvador, tout entier à la joie que lui causoit le retour de sa chère Mariéna, étoit trop curieux d'apprendre ses aventures de la bouche même de son conducteur, pour penser à se reposer; il manda Dermandost qui, après avoir pris quelques rafraîchis-

semens, se rendit auprès de son maître. Instruit des termes où en étoient le baron et son fils, il glissa sur les évènemens du château avec autant de délicatesse, que pouvoit en admettre la vérité; mais il se crut obligé de lui communiquer quelques circonstances, qu'il auroit voulu ensevelir dans un oubli éternel. Il se flattoit que l'apparition du spectre, dont son jeune maître, ainsi que le baron et Zodériski avoient été témoins, suffisoit pour lui désigner que sa tendre mère avoit été empoisonnée par son époux lui-même. Il savoit bien que Salvador seroit cruellement tourmenté par cette affreuse idée; mais il s'étoit déterminé à lui rappeler cette apparition extraordinaire, pour le mettre en garde contre mille dangers inévitables, auxquels l'exposeroient les barbares projets du baron et de son agent. Il passa légè-

rement sur les secours qu'il avoit donnés à Mariéna ; détailla les motifs qui l'avoient retenu si longtems au hameau où il l'avoit conduite, et s'excusa de ne pas lui avoir fait part de leur retraite, sur la crainte de se découvrir dans un moment où l'on faisoit les perquisitions les plus actives.

Dermandost cessa de parler, et fut frappé du mélange d'horreur et de surprise, répandu sur toute la personne de Salvador : il chercha à le calmer et lui offrit toutes les consolations dont il étoit capable ; mais l'imagination de Salvador étoit bourrelée ; son sang ne circuloit plus. — Dites-moi, je vous supplie, dit-il à Dermandost : soupçonnez-vous le baron d'avoir ?..... — La parole lui manqua. Les incidens arrivés dans son appartement, les efforts de Mde. Lindorn pour l'empêcher d'y cou-

cher, la frayeur de Hartly, les histoires qui couroient parmi ses domestiques, tout avoit un rapport si apparent avec les évènemens du château de Leichenstein, que l'ame de Salvador fut frappée d'une terreur panique, que sa raison ne put calmer. Il pria Dermandost de se retirer, et se mit dans un fauteuil, accablé par la stupeur et l'abattement que venoit de lui causer la connoissance du forfait dont le baron s'étoit rendu coupable envers son épouse.

Les premiers rayons du jour parurent, et Salvador, l'esprit encore troublé, monta sur la plate-forme de l'aîle orientale. La fraîcheur vivifiante du matin, le chant des oiseaux, la verdure des prairies, la beauté des sites, et mille autres objets agréables, firent une espèce de diversion à ses peines, et endormirent, pour ainsi dire, son chagrin. Sa pensée se porta

vers Mariéna; il se rappella, avec délices, toutes ses perfections morales et tous les charmes de sa figure enchanteresse; mais, songeant que ce modèle de toutes les vertus, abandonné sur la terre, sans amis, sans soutien, avoit manqué d'être la proie d'un scélérat, sa tranquillité l'abandonna tout-à-coup, et, emporté par ses idées tumultueuses, il se mit à marcher machinalement, et se trouva sur la terrasse du nord. Ici, la nature étoit parfaitement en harmonie avec la situation de son ame. Des montagnes escarpées, des forêts de pins et de cyprès étoient les seuls objets sur lesquels la vue pût se reposer. La mélancolie de Salvador en fut augmentée; il se rappella tout ce qu'il avoit vu et appris depuis peu; passa en revue les folies, les vices, les crimes du genre humain, et se fit cette question involontaire: —

Pourquoi le suprême auteur de toutes choses a-t-il peuplé la terre d'êtres aussi dépravés ? Pourquoi n'a-t-il pas donné au petit nombre d'individus vertueux qui existent les moyens de se garantir des méchans ?.... Ah ! ne portons pas sur les décrets de la providence, un œil indiscret et profane..... — En finissant ces mots, il dirigea lentement ses pas vers le château, et le souvenir de Mde. de Salenci vint à son tour exercer son imagination. — Comment un étranger, pensa-t-il, pourra-t-il jamais consoler cette infortunée d'avoir, à vingt-six ans, passé les plus belles années de sa vie dans la plus extrême misère, morte au monde, à ses parens, à ses amis, et privée pour jamais de l'avenir enchanteur qui s'ouvroit devant elle ? Quel homme seroit assez insensible pour ne pas s'attendrir sur son sort ? — Il porta son mou-

choir sur ses yeux, et se trouva dans le parloir, sans avoir eu dessein de s'y rendre.

Mde. de Salenci, quoiqu'un peu rétablie, ne pouvoit pas se trouver avec la famille; son état d'accablement et des indispositions fréquentes, qui l'entretenoient dans sa langueur, l'empêchoient de quitter le lit. Dès les premiers jours de son arrivée, on apperçut un changement flatteur dans sa santé; mais sa douleur continuelle, ses souffrances corporelles, et sa longue réclusion avoient tout-à-fait altéré sa constitution, et détruit, en elle, les sources de la vie. La mort seule pouvoit la délivrer de ses maux, et elle soupiroit ardemment après le moment heureux qui la rendroit à un meilleur monde.

Mariéna étoit retenue chez elle par la fatigue de ses membres, l'épuisement de ses esprits, et l'enflure

de ses pieds. Elle pria Mde. Lindorn de se charger de ses remercîmens pour Salvador, ajoutant qu'elle espéroit pouvoir, le lendemain, lui témoigner personnellement sa gratitude de toutes les attentions qu'il lui prodiguoit. Mariéna ignoroit encore quel étoit son persécuteur. Le sensible et délicat Dermandost avoit laissé le soin de l'en instruire à son jeune maître, qui le récompensa de sa discrétion et de son zèle, avec cette générosité si naturelle à son noble cœur.

En très-peu de jours, il ne resta plus à Mariéna que le souvenir de son incommodité; elle se rendit au parloir, et sa première rencontre avec Salvador fut vraiment touchante. Elle lui rappella tout ce qu'elle avoit souffert, le remercia de tout ce qu'il avoit fait pour elle, et finit en disant qu'elle desiroit instruire l'abbesse et ses amies du couvent, qu'elle étoit actuellement

en sûreté. — Ecrivez, lui dit Salvador, et sur-le-champ un exprès portera vos dépêches; veuillez vous regarder ici comme maîtresse absolue; vos desirs seront pour moi des ordres sacrés, et, si la société de quelqu'amie du monastère peut vous faire plaisir, je vais, moi-même, écrire à l'abbesse pour lui demander cette faveur. Le château de Montbelliard est, en ce moment, pour vous, la retraite la plus sûre, et je me flatte que mesdames Lindorn et Lusac vous en rendront le séjour agréable. — Mariéna répondit que rien ne manquoit à son bonheur. Si elle eût ajouté : excepté Salvador, son assertion eût été plus conforme à la vérité. Aussi, la vive rougeur qui colora ses joues, en faisant cette réponse, prouva bien évidemment que quelque chose manquoit à sa félicité.

Mde. de Salenci instruite, par l'in-

tendante, de ce qui s'étoit passé au château de Leichenstein, de l'histoire de Mariéna, et de son arrivée à Montbelliard, témoigna un vif désir de voir cette jeune et intéressante personne, et proposa, si on le trouvoit convenable, de passer une heure de la soirée avec la famille. Mariéna accepta la proposition, et attendit avec impatience le moment de voir cette femme qui avoit vécu tant d'années en prison.

On servit le thé, et Mde. de Salenci parut. Salvador alla la recevoir à la porte, la plaça sur un siège, et lui présenta Mariéna. Leurs regards se rencontrèrent, et elles parurent étonnées de leur présence mutuelle. Mde. de Salenci, les larmes aux yeux, et pressant de ses lèvres la main de Mariéna, lui dit qu'elle ressembloit tellement à une sœur, dont elle re-

grettoit depuis longtems la perte, qu'elle n'avoit pu l'envisager sans être vivement affectée.

Les premiers momens de sensibilité passés, Mde. de Salenci tâcha d'égayer la conversation, pour dissiper le nuage de chagrin qui s'étoit répandu sur toute la compagnie. Tout le monde parut enchanté de son esprit et de son amabilité; elle mit tant de vivacité, tant de grâces dans tout ce qu'elle dit, qu'elle capta l'admiration de tous les assistans.

Cette soirée apporta dans la santé de Mde. de Salenci plus de changement, que plusieurs années n'auroient pu le faire. Mariéna et elle furent, en un instant, liées de la plus tendre amitié, et attirées, l'une vers l'autre, par un charme secret et sympathique. En se séparant, elles convinrent que, le lendemain, à midi, Mariéna se

rendroit dans l'appartement de sa nouvelle amie, et elle fut exacte au rendez-vous.

Plusieurs jours se passèrent, sans que rien troublât la tranquillité dont on jouissoit au château. Mariéna avoit une extrême curiosité de connoître les particularités de l'histoire de Mde. de Salenci; elle s'en expliqua à Mde. Lindorn. Il faut, dit-elle, que ses infortunes aient été d'une nature bien extraordinaire pour avoir réduit, à cet état déplorable, une des plus belles femmes qui existent : jamais, en effet, on ne vit des traits plus délicats; jamais, on ne vit tant de grâces et de majesté réunies. Excepté Mde. Lindorn, ajouta-t elle, avec l'expression du sentiment, je n'ai pas connu de femme plus admirable. Du premier instant que je vous vis toutes les deux, mon cœur brûla de faire votre connoissance; car je ressens

pour vous, ma chère Mde. Lindorn, toute la tendresse d'une fille, et, pour Mde. de Salenci, toute celle d'une sœur. — Plût au ciel, répondit Mde. Lindorn, que vous fussiez ma fille! hélas! j'en aurois une, à présent, qui seroit de votre âge! mais..... Les sanglots étouffèrent sa voix, et l'empreinte de la douleur se montra visiblement sur sa figure. Mariéna en fut touchée; ses lèvres tremblèrent, et elle tâcha d'éloigner du cœur de cette femme trop sensible, des souvenirs fâcheux, qu'elle avoit innocemment redoublés.

Parmi les victimes de l'adversité, que le hasard avoit rassemblées au château de Montbelliard, Mde. de Salenci n'étoit pas celle qui intéressoit le moins Salvador. Fils du baron de Leichenstein, auteur de ses infortunes, il se croyoit responsable des torts sans nombre de son père envers elle,

et il auroit fait les plus grands sacrifices, pour la rendre au bonheur dont elle avoit été privée. Il desiroit savoir son histoire, mais ne vouloit pas qu'elle la racontât elle-même, dans la crainte que, foible comme elle étoit, elle ne pût soutenir les regrets cuisans que ne manqueroit pas de lui causer le souvenir d'une félicité passée et perdue sans retour. Il étoit sur-tout curieux d'apprendre comment et à quelle époque elle étoit tombée au pouvoir du baron : elle étoit trop jeune encore, pour avoir été sa victime avant son mariage avec Julie, et elle étoit depuis trop long-tems dans son cachot, pour n'avoir été la proie de sa férocité qu'après la mort de la baronne. Il étoit donc évident que Mde. de Salenci avoit été l'objet de l'infâme passion de Leichtenstein, du vivant même de son épouse. Cette conviction fit sentir à

Salvador combien la conduite de son père avoit été odieuse, et il en fut d'autant plus affligé qu'il ne pouvoit venger sa digne mère.

Ces pensées funestes l'occupoient si obstinément, que, sans songer aux risques qu'il couroit, il se trouva fort éloigné du château. Le murmure d'un ruisseau, en le faisant sortir de sa méditation, vint encore ajouter à sa mélancolie. Il s'assit, et sa rêverie changeant d'objet, lui retraça l'amour constant de sa mère pour le baron, ses prévenances délicates, ses attentions soutenues, sa conduite constamment vertueuse : il ne put envisager, sans frémir, le retour cruel dont elle avoit été payée. Oh! s'écria-t-il, dans un accès d'amertume, si le ciel m'eût accordé un trésor pareil, une femme aussi parfaite, je l'aurois portée dans mon cœur, elle auroit été l'objet de toutes mes affec-

tions ; j'aurois volé au-devant de ses moindres desirs ; et, lorsque l'automne de l'âge, en la dépouillant de ses charmes extérieurs, auroit éteint l'amour dans mon ame, ma vive amitié auroit encore embelli sa carrière des plus belles fleurs du printems. — Par une succession d'idées, il se rappela le moment où il avoit trouvé Julie entre les bras du baron. Il sentit sa raison s'égarer ; le délire s'empara de lui ; il s'étendit sur le bord humide du ruisseau, dans l'attitude du désespoir, et invoqua la mort, à grands cris, comme le seul remède aux tourmens qu'il enduroit.

Un cliquetis d'épées le fit relever ; il prêta l'oreille ; mais n'entendant plus rien, il se remettoit dans sa première posture, lorsque le bruit lointain d'un coup de pistolet, le rappellant de nouveau à lui-même, il écouta attentivement, et entendit une

seconde fois le cliquetis des épées, et le bruit de plusieurs voix confuses. Toujours prêt à secourir l'infortune, Salvador se leva précipitamment, armé d'une branche d'arbre, qu'il trouva sous ses pas, et guidé par la lueur de la lune qui commençoit alors à paroître, il courut vers l'endroit d'où le bruit sembloit partir, criant et appellant de loin, dans l'intention d'effrayer les assassins, si c'étoit-là le cas. Il avoit deviné juste; en approchant de l'endroit, il vit deux hommes prendre la fuite, et en trouva un troisième, étendu la face contre terre, et en apparence sans vie. Il le retourna, quoiqu'avec peine, et sentant que son poulx battoit encore un peu, il l'appella très-haut, mais inutilement; il étoit dans un état d'insensibilité absolue. Les arbres étoient si serrés à cette place, que les rayons de la lune ne pouvant y pé-

nétrer, il lui fut impossible de découvrir si cet infortuné étoit blessé. Salvador fut dans un embarras inconcevable; il étoit trop éloigné du château pour y conduire cet homme, et il ne pouvoit se résoudre à le laisser seul, exposé à de nouveaux dangers. Cependant, comme il essayoit de mettre le corps dans une situation moins gênante, il trouva, sous lui, un pistolet, et le tira en l'air, dans l'espoir que le bruit parvenant jusqu'au château, lui ameneroit du monde. La chose arriva comme il l'avoit prévue. Harily, voyant qu'à dix heures son maître ne paroissoit pas, le chercha inutilement par-tout, et le château fut en un instant dans une rumeur universelle. Dermandost, Freidrach et le fidèle Anglais, chacun à la tête d'un corps de troupes, sortirent sans savoir où diriger leurs pas, et commencèrent leurs perquisitions

avec la plus vive inquiétude. Toutes les dames descendirent dans les cours, et, suivies de quelques gardes, s'avancèrent jusqu'au pont-levis. Mariéna entendit l'explosion du pistolet et disparut comme un éclair. Mde. Lindorn, incapable d'en faire autant, la fit suivre par quelques soldats, de peur d'accident. Soit justesse d'oreille, soit sympathie, soit effet d'un pouvoir supérieur, Mariéna marcha droit vers le lieu, appella Salvador, qui répondit, et, avec la rapidité de la flêche, elle vola à lui, guidée par cette voix qu'elle connoissoit si bien. Tremblante, essoufflée, elle se jetta par terre à côté de lui. — Dites, mon cher Salvador, mon meilleur ami; s'écria-t-elle: que vous est-il arrivé? êtes-vous blessé? — Aux accens de Mariéna, Salvador, immobile de surprise, perdit d'abord l'usage de la parole; mais, la voyant tombée en

foiblesse, il se ranima subitement, confia le blessé à ses gardes, et ne s'occupa plus que d'elle. Cependant, les soldats qui avoient accompagné Mariéna, firent une décharge générale, dans l'intention d'attirer à eux tous ceux qui étoient sortis pour faire des recherches; mais Salvador, réfléchissant, quelques minutes après, que le bruit alloit répandre l'alarme parmi les dames qui étoient restées au château, leur envoya quelqu'un pour les rassurer, et leur dire que tout le monde étoit sain et sauf. — Sain et sauf, dit Mariéna, en pressant la main de Salvador sur son cœur! Mon bon ami, mon cher Salvador est donc aussi sain et sauf? Oh! quel bonheur! je vous ai cru mort..... Mais vous avez froid; vous êtes malade..... peut-être êtes-vous blessé?.... Pourquoi nous quitter pour errer seul pendant la nuit?.... Vous ne

savez pas; non, vous ne savez pas tout ce que nous avons souffert..... Mais, si vous êtes sauvé, si vous n'avez pas de blessure..... — Non, ma chère Mariéna, interrompit Salvador, en lui baisant tendrement la main, et la remerciant avec les termes les plus vifs de son attachement pour lui; non, je n'ai aucun mal. — Les expressions de Salvador firent couler les larmes de Mariéna, et la couvrirent de confusion. Elle avoit trahi, involontairement, le secret de son cœur; elle retourna au château, appuyée sur le bras de Salvador, sans oser proférer une parole. Salvador étoit muet aussi; mais son ame étoit en proie aux sensations les plus douces; une flamme, aussi pure que celle des esprits célestes, se développoit dans son cœur, et allumoit pour lui le flambeau de l'amour.

Arrivés au château, on déposa le

blessé sur un lit. Salvador et Mariéna, ne voyant pas venir les dames au-devant d'eux, montèrent à l'appartement de Mde. Lindorn, où ils espéroient les rencontrer, et la trouvèrent dans un évanouissement allarmant. Au bruit des armes à feu, cette digne femme, s'adressant à Mde. Lusac, s'étoit écriée : — il est perdu pour jamais ; il est sans doute tombé dans les mains de son barbare père, qui le fera expirer dans les tourmens. — En disant ces mots, elle étoit tombée à demi-morte, et on l'avoit transportée chez elle, où le chirurgien employoit inutilement toutes les ressources de son art, pour la faire revenir. La consternation étoit générale; on trembloit pour sa vie. Salvador, assis auprès de son lit, gardoit un morne silence. Mde. Lusac et Mariéna étoient l'image fidèle du désespoir, et

la sensible Mde. de Salenci étoit en proie à la douleur la plus vraie.

Enfin, l'aurore se montra, et le chirurgien crut appercevoir quelques signes de vie. Le poulx de la malade n'avoit pas cessé de battre ; mais il avoit été si bas, pendant plusieurs heures, qu'on craignoit, à chaque instant, qu'elle ne rendît le dernier soupir. Elle ouvrit les yeux, et l'espoir brilla sur tous les visages ; elle les fixa sur Salvador, et les referma. — Ma seconde mère, s'écria Salvador, avec un transport de joie, ma meilleure amie, prenez courage! — Elle rouvrit les yeux ; un sourire de contentement erra sur ses lèvres décolorées ; mais la mort sembloit toujours être au fond de son cœur. Mariéna fondoit en larmes. — Ne pleurez pas, ma tendre amie, lui dit Salvador. — Et, tout en lui faisant cette recom-

mandation, les siennes ruisseloient sur sa figure.

Il étoit dix heures, et l'état de Mde. Lindorn n'étoit pas plus rassurant. A midi, on lui administra quelques potions qui parurent opérer efficacement. D'heure en heure, l'espoir de la sauver revint dans tous les cœurs, et, vers le milieu de la nuit, cette excellente femme fut entièrement rendue à la santé et à ses amis.

CHAPITRE VI.

M. Daulht, le chirurgien, n'avoit pas négligé le blessé, que Salvador et Mariéna avoient perdu de vue pour rester auprès de Mde. Lindorn. Il insista pour que les dames allassent prendre quelque repos dont elles avoient grand besoin; elles y consentirent, et Salvador, se rappelant celui qu'il avoit sauvé, fut fâché de l'avoir négligé si longtems, et en demanda des nouvelles à M. Daulht. Il apprit que sa blessure, quoique très-considérable, n'étoit pas mortelle, et il alla, avec le chirurgien, lui faire une visite. La grande quantité de sang qu'il avoit perdue, l'avoit tellement affoibli, qu'il put à peine balbutier quelques mots de remercîment à Salvador; mais, instruit par le chirurgien que c'étoit-là

le baron de Montbelliard, son libérateur, il essaya de parler encore. Salvador l'interrompit. — Il faut, lui dit-il, vous tranquilliser, et seconder les efforts du chirurgien pour prévenir la fièvre. Le gentilhomme fit un signe d'approbation. Salvador, après l'avoir prié de disposer librement de tout ce qui étoit dans le château, se retira dans son appartement, où, accablé de fatigue, il se jetta sur son lit et dormit quelques heures. Il étoit tems de dîner, quand il se réveilla. Il descendit dans la salle à manger où toute la famille étoit rassemblée. En y entrant, il se convainquit qu'il ne pouvoit plus traiter Mariéna comme une sœur : il l'avoit aimée comme telle, jusqu'à la dernière scène de la forêt; mais il sentit naître en lui toute la timidité d'un amant, et fut plus embarrassé que jamais auprès d'elle. Les

joues de Mariéna se couvrirent d'un vif incarnat, et prouvèrent que son cœur étoit d'intelligence avec celui de Salvador. Aux tendres informations qu'il fit sur l'état de sa santé, elle fixa sur lui ses grands yeux bleus avec une expression si touchante, elle mit dans sa réponse, tant de douceur, de gratitude et d'affection ; chaque trait de sa jolie figure brilla d'un tel éclat, que Salvador resta dans une espèce d'extase. Il contemploit et écoutoit avec ravissement la charmante créature qui, depuis quelques heures, lui avoit prouvé qu'il existoit encore au monde un être capable de faire son bonheur ; un être qui lui avoit donné son cœur sans aucune vue d'intérêt. Alors, il connut véritablement l'amour ; alors, il jugea, d'après ce qu'il éprouvoit, que le sentiment que Julie lui avoit inspiré, ne pouvoit pas s'appeler de ce nom.

Jamais Salvador n'eût aimé Julie; jamais Julie n'eût gagné les affections de Salvador, si leur connoissance eût commencé à l'époque de leur séparation. Naturellement tendre et ouvert aux impressions délicates, Salvador avoit contracté, presque dès son berceau, une passion naissante pour l'aimable compagne de son enfance. La baronne avoit encouragé ses dispositions aimantes, et son inclination pour Julie, accrue et fortifiée par l'âge, étoit devenue pour lui un sentiment d'habitude. Aux vertus douces dont il étoit doué, Salvador joignoit cette vivacité d'ame qui donne le caractère de la passion à toutes les sensations flatteuses que le cœur ressent. Charmé de la beauté de Julie, il sentit auprès d'elle l'invincible besoin d'aimer, et s'abandonna à son penchant pour elle, avec cette confiance sans bornes que la jeunesse

accorde presque toujours au premier être intéressant qui la frappe.

Pendant qu'elle vécut, la baronne fut, pour Julie, un exemple continuel de vertus et de sensibilité, et, après sa mort, la seule consolation de Salvador étoit l'espoir d'un bonheur pur avec une épouse formée sur un modèle aussi parfait que son incomparable mère. Son ame étoit agréablement bercée de ce rêve enchanteur, lorsque la présentation de Julie à la cour d'Angleterre vint rompre le charme. Allarmé de l'idée seule qu'il pouvoit la perdre, Salvador commença dès-lors à surveiller sa conduite avec une attention plus sévère et plus minutieuse; mais la dignité et la délicatesse de son caractère ne lui permirent pas de dévoiler celui de Julie, et moins encore celui du baron, habile dans l'art de se contrefaire. En conséquence, ses re-

cherches ne purent lui donner aucune des preuves, qu'une ame moins simple que la sienne eût promptement acquises, et que le hasard lui fournit, malheureusement, bientôt après.

Salvador vivoit dans une sécurité dangereuse, lorsque plusieurs évènemens déchirèrent le voile qu'il avoit sur les yeux. La perfidie et le déshonneur de Julie; l'infamie et la trahison du baron; la mort précipitée de Melham; la perte d'un domestique zélé et fidèle se succédèrent si rapidement, qu'elles accablèrent Salvador sous le poids insupportable de tous les chagrins réunis. Seul, isolé au milieu des hommes, n'ayant pas un ami dans le sein de qui il pût épancher son cœur et déposer son infortune, il quitta le monde, erra à l'aventure, et se fixa momentanément dans la forêt neuve d'Ampshire,

comme on l'a vu au commencement de cet ouvrage.

Mariéna fut le premier objet qui fit diversion à la douleur du jeune voyageur ; le plaisir de l'avoir découverte et sauvée, lui rendit quelque tranquillité. La douce société et les manières séduisantes de cette aimable fille, contribuèrent beaucoup à cet heureux changement, et, lorsqu'il l'eut laissée au couvent, son souvenir le maintint dans cette espèce de calme. Arrivé à Montbelliard, les excellentes qualités de Mde. Lindorn, et ses attentions délicates, furent pour lui un autre motif de consolation : elle parvint à lui faire un peu oublier le passé qui abreuvoit continuellement son ame d'amertume, lorsqu'il n'avoit pour ami que son pauvre Hylax, présent précieux de sa bien-aimée mère.

Les derniers évènemens dont il avoit

été témoin au château de Leichenstein, et la connoissance qu'il avoit acquise des crimes de son père, ajoutoient à l'horreur que lui avoient inspiré l'enlèvement de Mariéna et les dangers inévitables qui en devoient être la suite ; mais le retour de cette jeune personne à Montbelliard combla de joie l'ame de Salvador, et sembla lui donner une autre existence. Pour comble de bonheur, il s'apperçut de son amour pour lui, et toutes ses facultés furent absorbées par ce délicieux sentiment. Le passé disparut à ses yeux ; son cœur, depuis longtems en proie au chagrin, ne s'ouvrit plus qu'à l'amour, et sa mélancolie fit place aux sensations les plus flatteuses.

Avant cette heureuse époque, toutes les réflexions de Salvador n'avoient que son malheur pour objet, et les tourmens d'un jour lui faisoient re-

douter le lendemain, comme devant lui en faire éprouver de nouveaux : Mariéna sut répandre la joie sur le présent, et lui promit pour l'avenir une somme de bonheur proportionnée à tous les maux qu'il avoit endurés. Voilà donc notre héros entièrement livré à un nouvel amour, dont la vivacité de ses passions doit nécessairement faire redouter les suites : il avoit, à la vérité, des défauts, mais ils étoient tellement rachetés par ses vertus, qu'on peut se rassurer sur son compte. Chaque jour plus enchanté des nouvelles perfections qu'il découvroit dans l'objet de sa tendresse, il s'abreuvoit, à longs traits, de sa félicité présente, et s'avoua, enfin, que l'amertume de ses réflexions sur les maux de l'humanité, n'étoit que le résultat de son cœur et de son esprit également abattus par l'infortune. Il vit donc les

choses sous un point de vue tout différent. Le tableau changea subitement ; il y découvrit, en perspective et sur le premier plan, tous les plaisirs d'une vie heureuse et tranquille, et, dans le lointain, les misères de l'humanité. Une seule chose manquoit à sa tranquillité ; il desiroit ardemment de rendre à Mde. de Salenci, tout le bonheur dont elle avoit été privée, et de tirer son père du sentier du vice dans lequel il erroit depuis si longtems ; il auroit voulu le ramener à la vertu, en lui inspirant le repentir de tous ses crimes.

Pendant que Salvador jouissoit de sa douce situation, celle du baron de Leichenstein étoit devenue telle, qu'il est impossible de s'en faire une idée. Le souvenir de ses nombreux forfaits, les craintes et les terreurs qu'il lui causoit, le bourreloient sans cesse. Il n'avoit jamais pu saisir le fantôme de

plaisir qu'il s'étoit acharné à poursuivre; il n'ignoroit pas qu'il étoit un objet de haine et d'aversion; il ne pouvoit se dissimuler que tous ses vassaux et tous ses domestiques soupiroient après l'instant heureux qui les délivreroit de son odieuse tyrannie, et que le jour de sa mort seroit pour eux un jour de réjouissance. Terrifié par ces craintes bien ou mal fondées, il songea à se précautionner contre les dangers que son imagination frappée lui offroit à chaque pas. Il ne se laissa plus aborder, qu'en tremblant, et la jalousie et le soupçon empoisonnèrent, dès-lors, sa pénible carrière.

Tel étoit l'état du baron, lorsqu'il reçut la visite d'un gentilhomme qui passa quelques jours au château. Sa tristesse et sa rêverie en augmentèrent visiblement, et après plusieurs entretiens secrets, le gentilhomme partit,

en donnant des signes du plus grand courroux.

Leichenstein, devenu furieux, perdit presque la raison ; il éveilloit ses domestiques à toutes les heures de la nuit, se levoit quand les autres se couchoient, et sembloit prendre à tâche de se singulariser en tout. Ce changement dans sa conduite allarma tous les habitans du château, qui s'en demandoient mutuellement la cause, et en redoutoient le dénouement. A travers le tumulte de ses sens et l'agitation de son esprit, le baron s'apperçut de cette espèce de rumeur parmi ses gens, il crut lire sur toutes les figures, la divulgation de ses crimes, et la sécurité personnelle dont il jouissoit depuis la mort de Zodériski, s'évanouit tout-à-coup pour lui. Il s'imagina que son confident, à sa dernière heure, en avoit fait la révélation publique. Le souvenir de ses

victimes l'occupoit continuellement ; l'ame de Zodériski venoit, dans tous ses songes, l'avertir d'une mort prochaine et lui retracer, dans toute leur noirceur, les actions atroces dont il s'étoit rendu coupable. Ce fatal spectre, tenant à sa main une coupe, tiroit, toutes les nuits, les rideaux de son lit, s'y établissoit, pour quelques minutes, et disparoissoit ensuite, en lui montrant son tombeau. Pour se débarrasser de cette cruelle apparition, il prit le parti de passer les nuits dans le tumulte et la dissipation, en s'abandonnant à tous les excès du vin et de la débauche, et, lorsqu'il reposoit, pendant le jour, il faisoit rester, auprès de lui, un domestique, sous prétexte d'indisposition. Il partagea les occupations de ses valets, de manière qu'une moitié veilloit, pendant que l'autre vaquoit aux travaux ordinaires du château.

C'est ainsi que le baron cherchoit à s'étourdir, lorsque des affaires l'appellèrent à Berlin. Il partit, et à la grande satisfaction de tous ses vassaux, il laissa derrière lui la gaîté et le repos dont ils étoient privés depuis si longtems.

CHAPITRE VII.

Le gentilhomme que Salvador avoit sauvé dans la forêt, fut forcé de garder le lit plusieurs mois; ses blessures étoient considérables et firent souvent craindre pour sa vie: cependant, les soins infinis et les attentions soutenues de M. Daulht eurent un plein succès. Lorsqu'il put voir du monde, on lui permit la société de mesdames Lindorn et Lusac, jusqu'à entière convalescence; Salvador et le chirurgien l'avoient ainsi réglé, de crainte qu'une plus grande affluence ne nuisît à son rétablissement. Ce gentilhomme étoit d'une taille majestueuse; sa figure avoit été remarquablement belle; mais le chagrin, plus que les années, avoit altéré ses traits qui conservoient encore des restes de beauté. Ses joues,

quoique flétries, étoient légèrement colorées, et, lorsqu'une pensée quelconque agitoit son esprit, ou que l'image du passé se retraçoit à sa mémoire, elles se couvroient du plus vif incarnat, qui prouvoit que l'âge n'avoit point éteint sa première vivacité. Soumis et résigné, il avoit supporté avec un courage vraiment stoïque, toutes les opérations que sa guérison avoit nécessitées; cependant, ce ne fut qu'avec beaucoup de peine et de tems de la part du chirurgien, et une patience infinie de la part du malade, qu'on parvint à faire l'extraction d'une balle qu'il avoit reçue dans la poitrine. Sa politesse et sa douceur lui gagnèrent le cœur de tous ceux qui le servoient. Pour ne point les affliger, il s'abstenoit de pleurer en leur présence, mais il s'en dédommageoit, quand il étoit seul. Salvador

le surprit plusieurs fois dans cette triste occupation, et la sympathie agissant sur lui, il mêloit ses larmes à celles de son hôte, sans pourtant en connoître la cause.

Mde. de Salenci, vivement sollicitée de raconter l'histoire de sa vie, consentit enfin à ce qu'on exigeoit d'elle, à condition qu'elle le feroit par écrit, disant que sa poitrine étant très-foible, elle seroit souvent obligée d'interrompre sa narration qui, par-là, deviendroit moins agréable. Elle prévint, en outre, qu'elle seroit plusieurs jours à faire son manuscrit, attendu qu'elle étoit incapable d'une longue application. Dès le jour même, elle commença son ouvrage, et consacra régulièrement deux heures de la soirée à confier au papier la peinture fidèle de ses malheurs. Elle y déploya, avec un esprit soutenu, le

style le plus brillant et tous les talens dont la nature l'avoit abondamment pourvue.

Salvador étoit au comble de ses vœux. Chaque instant de sa vie étoit marqué par le bonheur et la prospérité. La femme adorable à laquelle il alloit s'unir, possédoit toutes les qualités aimables qui avoient distingué la baronne sa mère, et cette conformité de vertus la lui rendoit doublement chère. Mariéna avoit cette élévation d'ame qui étoit un des traits dominans de feue Mde. de Leichenstein. Sa candeur, sa délicatesse, son innocence, mille autres perfections jointes à un jugement solide, à un esprit cultivé, en formoient un tout si accompli, que Salvador croyoit à peine à sa félicité.

Cependant M. Daulht prévint la société que son malade pourroit assister au thé du lendemain. D'après

l'impression que mesdames Lindorn et Lusac avoient donnée de son humeur, Mde. de Salenci et Mariéna attendirent, avec une impatience extrême, l'heure qui devoit l'offrir à leurs yeux. On avoit fait toutes les recherches, toutes les poursuites imaginables, pour faire arrêter ses assassins; mais il avoit été impossible de trouver même leurs traces. Cette circonstance avoit beaucoup étonné Salvador. Depuis longtems, il ne s'étoit commis aucun vol dans cette partie de la forêt qui touchoit presqu'au château; ce qui faisoit regarder l'assassinat de cet étranger comme un évènement extraordinaire.

Le blessé n'avoit pu donner que des renseignemens insuffisans. Il avoit été attaqué par quatre hommes qui paroissoient plutôt vouloir le faire prisonnier que le priver de la vie. Il supposoit que s'il se fût rendu, sans

se défendre, il auroit évité ses blessures ; mais qu'étant militaire, il avoit tiré avantage de sa dextérité dans les armes, et, qu'adossé contre un arbre, il leur avoit résisté, pendant quelques minutes, et auroit enfin succombé, sans l'arrivée miraculeuse de Salvador, dont l'approche avoit mis les agresseurs en fuite.

Ce rapport fit justement soupçonner que le baron de Leichenstein avoit aposté des assassins pour se défaire de Salvador, et que l'étranger n'avoit été attaqué que par méprise. Mde. Lindorn avoit déja averti plusieurs fois son jeune seigneur d'être toujours en garde contre les embûches de son père; l'aventure de la forêt lui prouva que les craintes de son intendante étoient fondées ; et, pour tranquilliser ses amis, il ne fit plus de promenades éloignées qu'à cheval et avec une escorte bien armée.

Tout étoit tranquille au château, excepté Mde. de Salenci. Ses blessures étoient trop profondes, pour être sitôt cicatrisées; cependant, pour ne point s'isoler tout-à-fait de la société, et ne pas priver ses amis de sa présence, elle se réunissoit, tous les soirs, au reste de la famille, pour passer une heure avec elle. Elle avoit pour Mariéna l'attachement le plus vif, et ne la quittoit que rarement. Le soir où l'étranger devoit prendre le thé avec la société, étoit enfin arrivé; il étoit assis dans une bergère au moment où les dames entrèrent; Salvador les conduisit près de lui, car il étoit encore trop foible, pour se lever et aller au-devant d'elles. Le convalescent pâlit à leur approche, et éprouva un tremblement général; la surprise, la crainte, la joie, tous les signes de l'émotion la plus extraordinaire se succédèrent

rapidement dans tous ses traits. Incapable de prononcer un mot, il fixa d'abord les yeux sur Mariéna et les porta ensuite sur Mde. de Salenci qui pâlit, rougit tour-à-tour, et s'écria enfin : — est-il possible! mon cher frère! est ce bien vous que je revois? — A ces mots, elle s'évanouit dans les bras de Salvador, qui, pendant cette scène, étoit resté muet d'étonnement. Mesdames Lindorn et Lusac volant au secours de Mde. de Salenci, la placèrent sur un sopha, et Mariéna s'assit à côté d'elle. — Oh! ne m'abandonne pas, ma chère enfant, dit l'étranger, en recouvrant l'usage de la parole; ne m'abandonne pas : tu es ma fille; mon cœur te reconnoît pour être cette Mariéna perdue depuis si longtems, cette Mariéna, l'enfant chéri d'une épouse adorée; je n'en puis plus douter, tu es le trésor précieux qu'elle me laissa, en mourant.....

Dis, connois-tu ton père, ta mère, ta famille ? tire-moi d'un état d'anxiété trop pénible pour mes forces et ma raison.... connois-tu le nom de Vieillecour ?..... — De Vieillecour, dit foiblement Mde. de Salenci qui avoit repris ses sens ! qui donc a prononcé ce nom chéri, ce nom que je n'oublierai jamais ? O mon Antoinette ! ô ma chère sœur ! — Antoinette ! ma sœur ! quels sons frappent mes oreilles, dit, tout haut, le gentilhomme ?.... l'ai-je bien entendu.... oh, non ! ce ne peut être Julia de Salenci ; cependant cette voix..... — Oui, oui, reprit Mde. de Salenci, respirant à peine ; c'est elle, c'est Julia, c'est la sœur de Vieillecour ; — et franchissant l'espace comme un trait, elle alla tomber dans les bras de son frère le comte de Vieillecour, l'époux de cette sœur chérie, de cette bien-aimée Antoinette. L'al-

légresse alors remplaça la surprise ; et dans l'excès de son ravissement, à peine put-elle lui faire quelques questions. Elle croyoit presque n'avoir fait qu'un rêve : mais la voix du comte, quoique tremblante, dissipa ses doutes en un moment, et lui confirma qu'elle ne se trompoit point. Elle fut convaincue que c'étoit véritablement ce frère qu'elle avoit pleuré comme mort, avant même qu'elle eût été arrachée des bras de son père ; ce frère qui avoit eu toute son estime, pendant sa vie, et qu'elle avoit tant regretté, dans la persuasion qu'il n'existoit plus. — Dites-moi, reprit le comte, quand il fut un peu remis de son trouble, n'est-ce pas là ma chère Mariéna, la fille de mon Antoinette ? — Hélas ! répondit Mde. de Salenci, je l'ai chérie comme ma nièce, du premier moment que je l'ai vue ; mais l'aimable

Mariéna, qui seroit l'ornement du rang le plus élevé, ne connoît aucune circonstance qui puisse indiquer son origine. — Il seroit difficile de peindre ce qui se passoit dans le cœur des témoins et des acteurs de cette scène intéressante. L'inquiétude étoit peinte sur tous les visages, pendant que le comte, tenant la main de Mariéna, examinoit avec la plus scrupuleuse attention, et sa tournure et ses traits. — Elle doit être ma fille, s'écria-t-il avec explosion, je le sens à mon cœur qui vole au-devant d'elle..... N'avez-vous pas, ma chère enfant, n'avez-vous pas, sur le bras droit, une petite marque noire, représentant la forme exacte d'une souris? — Oui, mon père, s'écria-t-elle, en se jettant dans ses bras, oui, je suis votre fille. — Le comte la pressa tendrement contre son sein, et pleura sur elle. Le souvenir de son Antoi-

nette vint modérer la joie que lui causoit la découverte inattendue de sa fille et de sa sœur. Mde. de Salenci ne put soutenir le bouleversement que cet évènement produisit dans toute sa personne ; une pâleur subite décolora ses joues ; elle tomba sans connoissance, et l'on fut obligé de la mettre au lit.

Mariéna eut été au comble de la félicité d'avoir retrouvé l'auteur de ses jours, si la situation de sa tante ne fut venue l'empoisonner. Plus sensible au danger de son amie qu'à toutes les circonstances qui se réunissoient pour la rendre heureuse, elle ne s'occupa, toute la journée, qu'à lui rendre les soins que son état exigeoit.

Le comte avoit reconnu la marque indiquée sur le bras de Mariéna, et tout concouroit à lui prouver qu'elle étoit réellement sa fille ; cependant

il dépêcha un serviteur affidé au couvent d'où elle avoit été enlevée, pour être conduite en Angleterre, afin d'acquérir toutes les certitudes possibles sur un objet de cette importance. On fit les recherches les plus minutieuses et les plus exactes, pour apprendre comment elle étoit entrée au couvent, par qui elle y avoit été amenée, et pour se procurer tous les renseignemens qui pouvoient éclaircir le mystère dont son existence avoit été jusqu'alors enveloppée.

CHAPITRE VIII.

Un jour que Salvador et le comte de Vieil ecour s'entretenoient au sujet des détails qu'ils s'attendoient à recevoir sur le compte de Mariéna, ils furent interrompus, de la manière la plus allarmante, par un message de M. Daulht qui les invitoit à se rendre, de suite, dans l'appartement de Mde. de Salenci; elle se trouvoit tellement incommodée, que le chirurgien ne pouvoit la quitter une minute. A cette nouvelle affligeante, ils se regardèrent un instant, sans parler, mais Salvador, prenant le bras du comte, pour l'aider à marcher aussi vîte que son état pouvoit le permettre, ils se rendirent à la triste invitation de M. Daulht. Leur consternation fut extrême en entrant dans l'appartement; Mde. de Salenci avoit exhalé

son dernier soupir ; son ame pure, dégagée de ses liens terrestres, avoit pris son essor vers l'éternité : à peine au printems de son âge, elle étoit tombée comme une fleur flétrie par l'ardeur du soleil, et n'avoit vécu que pour le malheur.

Le comte, les mains jointes, et dans une espèce de stupeur, contempla, avec un morne silence, le corps inanimé de sa sœur ; puis, fixant les yeux sur la figure encore aimable de cette infortunée, il s'abandonna au plus affreux désespoir. — T'ai-je donc perdue pour toujours, s'écria-t-il, en sanglottant ? faut-il me séparer de toi, au moment où je jouissois du bonheur de t'avoir retrouvée ! — Et se précipitant sur le lit où elle étoit étendue, il pressa ses mains déja froides, colla ses lèvres sur les lèvres pâles de Mde. de Salenci, et répandit un torrent de pleurs. — La tombe va

donc renfermer le dernier rejetton d'une famille qui m'étoit aussi chère que la mienne propre ! O mon fils, dit-il, en s'adressant à Salvador, si vous aviez vu cette créature angélique à l'âge de dix-sept ans, adorée de tous ceux qui l'entouroient, réunissant à toutes les perfections, tout ce que la beauté a de charmes, vous sentiriez, comme moi, la perte que je viens de faire. Douée de tous les avantages de la naissance, pourvue de tous les dons de la nature, elle sembloit ignorer toutes les qualités qui brilloient en elle. Telle étoit la femme charmante dont nous ne voyons plus que les restes. Mais, comment, dit-il au chirurgien, comment est survenue la crise fatale qui nous l'a enlevée, sans nous laisser la consolation d'entendre ses dernières paroles ? — La femme-de-chambre, répondit M. Daulht,

voyant sa maîtresse parfaitement tranquille, longtems après l'heure où elle avoit coutume de se lever, en a conclu qu'elle dormoit encore, lorsque l'entendant, tout-à-coup, faire un bruit extraordinaire, elle a couru à son lit, et l'a trouvée mourante. Attiré par les cris de la domestique, je suis entré dans l'appartement de Mde. de Salenci, qui respiroit encore, et vous ai fait prévenir de son état. Cependant, je lui administrois tous les secours, pour la rappeler à la vie, mais tous mes soins ont été inutiles; elle est expirée un instant avant votre arrivée, conservant encore toute sa connoissance, quoiqu'elle eut perdu l'usage de la parole.

Hélas! s'écria encore une fois le comte, je t'ai donc perdue, pour jamais! — Mariéna, distraite de sa propre douleur par la violence de celle de son père, se jetta à ses pieds,

et le supplia de calmer son désespoir. Le comte la releva, et l'embrassant avec affection, ô ma chère Mariéna, lui dit-il, image vivante de ma bien-aimée Antoinette, c'est à toi à remplir, dans mon cœur, le vide que la mort y a fait.

Ce spectacle étoit au-dessus des forces de Salvador. Il avoit pleuré la mort de sa mère; il avoit gémi sur ses propres malheurs; mais l'aspect de cette victime de la férocité de son père pensa lui coûter la vie. Il fixa ses regards sur ces restes inanimés de l'objet de l'infâme passion du baron de Leichenstein : ces yeux, qui respiroient jadis la douceur et la bonté, étoient fermés sans retour; ce cœur, siège de toutes les vertus, avoit cessé de battre; cette figure jadis si séduisante, n'étoit plus qu'une matière insensible, et tout ce bel ouvrage de la nature avoit été détruit par la main

de celui à qui il devoit le jour. Ces réflexions agirent tellement sur Salvador, qu'il tomba dans un état à faire craindre pour ses jours. Le comte ignorant les véritables motifs de la douleur de son jeune ami, fut autorisé à croire qu'elle étoit l'effet de la mort de Mde. de Salenci, et ses regrets en augmentèrent d'autant. Il avoit desiré secrettement une union entre Salvador et sa fille ; il avoit cru s'appercevoir de leur attachement réciproque ; mais le chagrin excessif de Salvador, à la mort de sa belle-sœur, fit évanouir ses espérances, en lui persuadant qu'elle avoit été l'objet de son affection.

Au moment où le message de M. Daulht étoit arrivé, Salvador cherchoit a diriger la conversation sur son amour pour Mariéna, dans l'intention d'en faire part au comte. Depuis plusieurs jours, il réfléchis-

soit aux moyens d'en venir à une explication à ce sujet; mais il en avoit été détourné par la répugnance qu'il éprouvoit à découvrir à M. de Vieillecour les liens qui l'unissoient au bourreau de Mde. de Salenci, et au ravisseur de Mariéna. Il craignoit que le comte ne refusât la main de sa fille à celui dont le père avoit détruit le bonheur de toute la famille; et, quoique sa vie eut toujours été exempte de reproches, il ne regardoit pas cette raison comme suffisante, pour désarmer un homme que la connoissance de tant d'horreurs devoit nécessairement irriter.

M. de Vieillecour avoit su, dans le tems, toutes les circonstances de l'enlèvement de Julia; mais ni lui, ni aucun des siens, n'en avoient pu soupçonner l'auteur. Le baron de Leichenstein, et son complice Zodérisky, étoient trop versés dans ces

sortes d'expéditions, pour laisser, après eux, la moindre trace qui pût les faire découvrir. Le sort sembloit avoir destiné Salvador à mettre au grand jour les noirs et obscurs forfaits de son père. Son ame recevoit si facilement toutes les impressions heureuses, que dès sa plus tendre enfance, il s'étoit formé l'habitude des vertus éminentes qui le distinguèrent dans un âge plus avancé.

Le comte rendoit justice aux nobles sentimens du baron de Montbelliard; il avoit, en secret, caressé l'idée de l'appeller son fils, dès l'instant où Moriéna lui avoit été rendue; mais l'inclination qu'il lui avoit supposée, pour Mde. de Salenci, avoit entièrement dissipé cette première pensée qu'il n'avoit vue s'évanouir qu'à regret. Forcé de renoncer à son projet d'union, il se livra à la mélancolie, et se renferma dans son

appartement pour n'avoir pas de témoins de sa douleur. Il fit donc demander au jeune baron la permission de ne pas se montrer pendant quelques jours, sous prétexte que sa perte étoit trop récente pour que rien fût capable d'y faire diversion. Mariéna passa, auprès de lui, presque tout le tems de sa réclusion volontaire, et n'oublia rien pour sécher ses larmes et adoucir son cœur ulcéré. Cette retraite du comte et de sa fille, isola, pour ainsi dire, Salvador, et le laissa seul, abandonné à lui-même, dans un moment où les consolations de l'amitié lui eussent été infiniment précieuses. Il n'avoit pas même sa ressource ordinaire, la société de Mde. Lindorn. La santé de cette femme estimable, qui déclinoit tous les jours, l'obligeoit à garder la chambre; elle dépérissoit journellement, et la crainte perpétuelle de la perdre,

ajoutoit encore aux peines de Salvador.

Pour se distraire d'une foule d'images tristes et douloureuses, il ordonna à Hartly, qui veilloit sans cesse sur tous ses mouvemens, de l'accompagner à cheval, dans une promenade qu'il vouloit faire aux environs du château. Le domestique obéit, et ils partirent sans avoir un but fixe ; mais Dermandorst, qui l'accompagnoit aussi, voyant qu'il s'éloignoit plus que de coutume, et craignant, pour lui, quelques nouveaux dangers, revint, à toute bride, au château, prit, avec lui, dix hommes bien montés et bien armés, et rejoignit son maître, à quelque distance près, ordonnant à l'escorte de le suivre de loin. Déja Hartly avoit plus d'une fois prié Salvador de ne pas s'éloigner davantage ; mais celui-ci, entraîné par le desir de voir la cam-

pagne, avançoit toujours, et s'étoit engagé dans un sentier étroit, bordé des deux côtés, d'arbres très-serrés. La nuit étoit close; Hylax aboya, et fit tressaillir le bon Anglais. — Retournons au château, milord, dit-il, d'une voix mal assurée; vous avez choisi une route qui n'est pas fréquentée et qui m'est suspecte. N'allons pas plus loin, je vous en conjure; si ce n'est pas pour votre sûreté personnelle, que ce soit du moins par amour pour Mde. Lindorn, Mlle. Mariéna, et M. le comte : n'oubliez pas les dernières paroles de Zodériski. — Il est trop tard, crièrent plusieurs voix; — et, tout-à-coup, deux corps de troupes prenant Salvador en tête et en queue, lui ôtèrent toute possibilité de s'échapper. Un homme masqué, paroissant commander la bande, ordonna qu'on s'emparât du maître et du valet; mais

Hartly, tirant son poignard, étendit à ses pieds les deux soldats qui s'étoient avancés pour les arrêter. Le sentier étoit si resserré que les assaillans ne pouvoient tirer aucun avantage de leur nombre ; les deux hommes tués et leurs chevaux barroient d'ailleurs si exactement le passage, que nos assiégés auroient pu tuer beaucoup de leurs ennemis, sans, pour cela, qu'il leur eût été possible de se sauver. L'homme au masque, irrité de voir deux de ses gens hors de combat, franchit tous les obstacles, et renouvellant l'ordre de s'emparer de Salvador et de Hartly, s'avança hardiment. Alors, Salvador tira son poignard pour le lui plonger dans le cœur ; lorsque celui-ci, pour se soustraire au danger inévitable qui le menaçoit, leva son masque et lui montra le baron de Leichenstein. A cette vue, Salvador laissa tomber

son arme, et frémit de l'idée qu'il avoit été sur le point d'ôter la vie à l'auteur de ses jours. Au même instant, Dermandost, arrivé sur le sentier, faisoit face à la troupe du baron, composée de 50 scélérats déterminés. Leichenstein ne connoissant pas au juste la force de ses ennemis, prit Salvador au collet, et, tremblant de colère, — téméraire jeune homme, dit-il, te voilà en ma puissance; tu vas répondre de tes crimes à ceux qui ont le droit de te juger et de te punir. — En parlant ainsi, il tâchoit de le renverser de son cheval. Hartly, le cœur soulevé d'indignation, et brûlant du desir de la vengeance, ne put modérer ses transports. — Est-ce ainsi, s'écria-t-il, est-ce ainsi que vous traitez un fils qui vient tout-à-l'heure de vous accorder la vie? — et, se précipitant sur le baron, il dégagea Salvador. — Arrête, cria celui-ci,

arrête ; respecte les jours de mon père, ou les tiens m'en répondront. — Mon intention, milord, n'est pas de lui ôter la vie ; mais, par le ciel ! il m'arrachera la mienne, plutôt que de vous traîner en prison et peut-être à la mort. — Soit, dit Leichenstein, et levant son épée, il alloit frapper Hartly ; mais Salvador arrêta le bras de son père, et détourna le coup destiné à son fidèle valet. Pendant cette discussion, plusieurs des satellites du baron s'étant avancés, enlevèrent si lestement le maître et le domestique, et les emmenèrent avec tant de rapidité, qu'ils furent, en un clin d'œil, hors de toute poursuite.

CHAPITRE IX.

Dermandost étoit désespéré de l'enlèvement de son maître; il auroit volontiers versé jusqu'à la dernière goutte de son sang pour l'arracher à ses ravisseurs; mais il n'osa, avec sa petite troupe, attaquer des ennemis nombreux: il se décida en conséquence, à envoyer au château un prisonnier qu'il avoit fait, et de l'y faire conduire par huit hommes, à qui il donna ordre de rassembler tous les vassaux du jeune baron, et d'aller l'attendre à un endroit qu'il désigna, pendant que de son côté, il tâcheroit de découvrir le lieu où l'on avoit conduit leur maître. L'escorte étoit prête à partir, lorsque Freidrach, alléguant que quatre hommes suffiroient pour conduire le prisonnier, pria Dermandost de lui

donner les quatre autres, pour courir sur les traces de Leichenstein. — Quant à vous, ajouta-t-il, M. Dermandost, vous, qui connoissez parfaitement tous les cachots et souterreins du château de Leichenstein, vous tâcherez de vous y introduire par adresse, et de délivrer notre noble maître, si nous n'en venons pas à bout par la force des armes. — Votre idée est excellente, dit Dermandost; partez sans différer, et, si par hasard, vous trouvez le baron de Leichenstein en chemin, serrez-le de près, et cherchez à le prendre. Il seroit vraiment plaisant de l'emmener prisonnier à Montbelliard. — Je ne compte guère là-dessus, reprit Freidrach. L'essentiel est de ne pas perdre de tems; la liberté de monseigneur dépend de votre célérité et de votre intelligence. — Puisse le ciel nous accorder le succès desiré, répondit

Dermandost, — et, piquant des deux, il prit la route du château de Leichenstein.

Cependant, Salvador, pieds, et poings liés, et les yeux couverts d'un mouchoir, étoit étroitement gardé par deux hommes dans la voiture où on l'avoit jetté à l'issue de la forêt, et accompagné par un fort détachement de cavalerie.

Vers le milieu de la nuit, on fit halte. Ses gardes l'ayant délivré de son bandeau, battirent le briquet pour se procurer de la lumière, et lui présentèrent quelques alimens dont il mangea fort peu. Pendant à-peu-près une heure qu'ils mirent à se reposer, Salvador, employa inutilement auprès d'eux, toutes les prières et les promesses possibles, pour les engager à le relâcher; ils gardèrent un silence opiniâtre, tant que durèrent ses sollicitations, et,

lorsqu'il cessa de parler, ils lui dirent qu'ayant toujours été fidèles à leur devoir, ils ne le trahiroient pas en sa faveur, et se remettant en marche, ils coururent sans arrêter, jusqu'au soleil couchant du lendemain. Alors, ils firent une seconde halte, et Salvador, refusant de toucher aux provisions qu'ils avoient étalées devant lui, ils continuèrent leur route, et, au bout de quelques heures, il entendit le bruit d'un pont-levis, et celui des grosses portes qui s'ouvrirent et se refermèrent tout de suite. Il comprit qu'il étoit arrivé à sa destination, et l'écho des souterreins qui retentissoit sous les pas des chevaux entrant dans les cours, lui fit pressentir qu'il alloit être enseveli dans les entrailles de la terre. La voiture s'arrêta, et ses tristes pressentimens commencèrent à se vérifier. A peine avoit-il mis pied à terre, que de lourdes chaînes de

fer furent substituées aux cordes avec lesquelles on l'avoit garotté. Ses gardes lui firent descendre de nombreuses marches, et, après avoir parcouru d'innombrables détours, le cri aigu d'une porte tournant avec fracas sur d'énormes gonds de fer, lui annonça qu'il alloit être confiné dans l'asyle de misère, que son dénaturé père lui destinoit depuis longtems. La conviction suivit de près sa cruelle attente. On le débarrassa de son bandeau, et pour lui faire avaler la coupe jusqu'à la lie, on lui laissa le loisir d'examiner toute l'horreur de sa prison.

Salvador, se voyant tout-à-fait au pouvoir de son père, sans nul espoir d'échapper de ses mains, ne put éloigner les tristes réflexions qui se présentèrent en foule sur l'incertitude de son sort. Il ne comprenoit que trop que son cachot devoit être son

tombeau; il ne pouvoit se dissimuler qu'il ne jouiroit plus d'une existence dont il n'avoit apprécié la douceur que, depuis qu'il avoit trouvé ce qui pouvoit la lui rendre agréable; il se voyoit privé d'un bonheur qu'il n'avoit fait qu'appercevoir, et il le regrettoit avec amertume. Il se représenta l'extrême douleur de la sensible Mariéna, de la bonne Mde. Lindorn, du respectable comte de Vieillecour; et cette image affligeante lui fit éprouver plus de tourmens que le sentiment de sa propre infortune.

Avec tant de sujets de désespoir, Salvador ne se laissa pas entièrement abattre, et, rappellant toute sa fermeté, il résolut de se roidir contre tous les mauvais traitemens qu'il plairoit à son père de lui faire endurer, et de se montrer supérieur à tous les coups de l'adversité. Il parcourut d'un coup-d'œil sa déplorable

demeure, d'où l'espérance étoit à jamais bannie. Une grille, extrêmement serrée, donnoit passage à un foible rayon de jour, au moyen duquel il put distinguer toute l'étendue de sa misère. Il chercha par-tout un siège pour s'asseoir; mais on lui avoit même refusé jusqu'à quelques brins de paille pour reposer sa tête. Son cœur se gonfla d'indignation à l'idée d'un oubli aussi barbare; il en conclut que son père, altéré de son sang, avoit résolu de le faire périr; sa constance fut ébranlée par cette conviction. Harrassé de fatigue, et accablé de douleur, il s'étendit sur la terre nue; mais, bientôt glacé de froid, il fut contraint de se lever, et chercha à se réchauffer en se promenant à pas précipités. Cependant la lumière qui pénétroit à travers la grille, s'évanouit par degrés, et Salvador, présumant que la nuit étoit venue, tâcha

de s'endormir; mais l'humidité et la fraîcheur de la terre n'étoient guère propres à lui faire goûter les douceurs du sommeil, et il fut réduit à marcher dans son cachot jusqu'au jour, sans pouvoir prendre une minute de repos. Il étoit près de midi, la nature commençoit à faire sentir ses besoins, et personne n'apportoit à Salvador de quoi les satisfaire. La crainte de mourir de faim augmenta ses angoisses, et agrava son mal. Les heures s'écoulèrent, et personne ne paroissant, il crut sa mort prochaine. Dans cette persuasion, il voulut passer en prières le peu d'instans qu'il avoit encore à vivre. Il se mit à genoux, et épanchant son ame toute entière devant son créateur, il le pria de lui donner les forces nécessaires, pour supporter son mal avec patience; le conjura de toucher le cœur endurci d'un père cruel et barbare, de le

ramener à des sentimens plus humains, et de lui inspirer des remords et un repentir sincère de sa conduite passée.

Au milieu de cette effusion de son cœur, il fut interrompu par le son d'une voix qui l'appelloit à travers le trou de la serrure; il s'en approcha et reconnut bientôt que c'étoit la voix de son fidèle Dermandost. La nature presqu'épuisée lui fit d'abord demander des alimens. — Eh quoi, dit le bon suisse, il vous ont laissé sans nourriture, depuis que vous êtes arrivé! comment faire, pour vous en procurer? — Cherche, cherche, ou je meurs de faim, dit Salvador presque hors de lui. — J'ai bien quelques fruits dans ma poche, mais comment vous les faire parvenir? et le bon suisse cherchant de tout côté, pour découvrir quelque ouverture, s'apperçut enfin qu'il existoit entre

la porte et le sol un espace d'environ deux pouces. Il glissa par dessous les fruits qu'il avoit annoncés, et Salvador affamé les dévora dans un instant. Ce secours, venu à-propos, appaisa un peu la faim horrible qui l'avoit rendu presqu'insensé.

Ce premier besoin satisfait, la curiosité vint, à son tour, aiguillonner Salvador. Il apprit que le suisse avoit eu l'adresse de s'introduire dans le château où ils étoient actuellement, et qui n'étoit autre que celui de Leichenstein, dans l'espoir de faciliter son évasion; que connoissant tous les détours et toutes les issues de ce vaste édifice, il se flattoit d'en venir à bout. Dermandost conjura son maître de ne pas perdre courage; il l'informa que tous les domestiques du château, fatigués de leur servitude, attendoient avec impatience l'arrivée des troupes de

Montbelliard, pour se joindre à elles et abandonner leur tyran. Il lui apprit ensuite que les scélérats qui l'avoient enlevé et conduit dans sa prison, étoient des spadassins que son père avoit à sa solde, et qu'il gardoit, sans cesse, auprès de lui, pour le défendre contre ses propres domestiques dont il connoissoit les sentimens. — Il garde lui-même les clefs de votre cachot, ajouta Dermandost, et espère que vous cesserez bientôt d'être un obstacle à ses desseins; car il compte sur votre mort, pour jouir de vos vastes possessions; mais je jure par tout ce qu'il y a de plus sacré, que je déjouerai ses trames perfides; tout est disposé en conséquence, ses vassaux sont dans vos intérêts et m'ont promis d'introduire les vôtres dans le château, pour se saisir de la personne du baron, et hâter votre délivrance.

Les paroles consolantes du suisse furent un baume régénérateur pour l'ame abattue de Salvador; il le regardoit comme un envoyé du ciel, pour suspendre ses maux. — O généreux ami, lui dit-il, combien tu m'es cher! jamais, non jamais, je ne pourrai récompenser dignement ta fidélité! Je compte sur toi; mais j'exige encore une chose; jure-moi de t'y conformer, si tu ne veux empoisonner le reste de mes jours: je demande que la vie de mon père soit respectée; en défendant mes jours contre mon ennemi, n'oublie pas que c'est à lui que je dois l'existence. — Vos ordres seront exécutés, milord, la vie de votre père sera sacrée pour nous; mais combien est sublime cette vertu qui vous fait penser à conserver ses jours, au moment même, où il songe à vous donner la mort. — C'est assez, dit Salvador d'une voix étouffée

par les sanglots, — et se rappellant son fidèle Hartly, il s'informa de lui, avec le plus pressant intérêt. Dermandost répondit qu'il avoit découvert sa prison située à l'autre extrémité du château, et par la description qu'il en fit, Salvador la reconnut pour celle où il avoit trouvé Mde. de Salenci. Il poussa un soupir, en pensant à cette infortunée, et Dermandost se retira dans la crainte d'être surpris par le baron.

CHAPITRE X.

Sur ces entrefaites, l'esprit de Leichenstein étoit en proie aux agitations les plus violentes. Il étoit enfin parvenu à s'emparer de la personne de son fils, succès auquel il aspiroit depuis longtems ; il avoit à sa disposition des scélérats, toujours prêts à exécuter ses ordres, de telle manière qu'il voulût le traiter. Cependant la crainte et la politique le tenoient dans une irrésolution interminable. Il n'étoit point décidé sur le genre de mort qu'il feroit endurer à son prisonnier, il ne l'étoit pas même encore à le faire mourir. Il l'avoit laissé sans nourriture, non dans l'intention de le faire périr par la faim ; mais comme il étoit lui-même son geolier, son projet étoit de ne le visiter que quand il le supposeroit tout-

à-fait affoibli par le besoin. Il espéroit qu'alors Salvador, déterminé par le desir si naturel à l'homme de conserver l'existence, seroit docile à tout ce qu'on exigeroit de lui, et dans cette supposition, il comptoit en tirer les sommes d'argent nécessaires pour sortir de la détresse où sa prodigalité l'avoit plongé. Ayant ainsi raisonné en lui-même, le baron résolut enfin de se rendre à la prison de son fils, aussitôt que le jour paroîtroit, et de lui faire ses propositions. Convaincu qu'il ne pourroit s'en défaire, sans courir lui-même de grands risques, il préféra ne point attenter à ses jours, s'il pouvoit, par un autre moyen, se rendre maître de ses richesses. D'un autre côté, Mariéna étoit, pour lui, un puissant motif de se débarrasser de son fils; il pensoit qu'à sa mort, il entroit naturellement en possession du château de Montbelliard, et Ma-

riéna tomboit nécessairement en sa puissance ; mais le mécontentement de ses gens, la crainte qu'il avoit de Dermandost et le ressentiment des vassaux de son fils, l'exposeroient à des périls presque inévitables. Toutes ces considérations furent d'un effet si puissant sur son esprit, que sa propre sûreté fit pencher la balance en faveur de Salvador, et quoiqu'il ne fit pas jour encore, tremblant que le défaut d'alimens ne l'eût déja privé de la vie, ce qui auroit détruit toutes ses espérances de fortune, il ordonna à un domestique qui ne le quittoit jamais, depuis son retour de Berlin, de prendre une bouteille de vin, un verre, quelques gâteaux, et de le suivre dans le vestibule du nord. Arrivé là, il prit des mains du valet les provisions qu'il mit dans sa poche, se munit d'une lampe, le congédia, et descendit dans les souterreins,

dont les vapeurs humides lui glacèrent le cœur.

Il étoit environ trois heures du matin, quand il se trouva dans les passages qui conduisoient à la prison. Le vent du nord souffloit avec violence et se prolongeoit sous ces voûtes immenses. Le baron étoit très-courageux, mais il sentit une frayeur mortelle à laquelle il voulut en vain résister. Il trembloit que la lampe ne vint à s'éteindre, et dans cette supposition, il ne pouvoit manquer de s'égarer dans les détours multipliés de ce dédale. Un coup de vent, plus fort que les autres, lui fit croire un instant qu'il alloit rester sans lumière; son cœur battit avec précipitation; le verre qu'il avoit mis dans sa poche heurta contre la bouteille, et le son que ce choc produisit, lui fit éprouver un tremblement universel. Cependant il fit quelques pas encore, mais

en détournant vers une embrâsure, il vit, devant lui, le spectre trop connu, dont l'apparition l'avoit déja tant effrayé. Ici sa terreur n'eut plus de bornes, il chancela, ses jambes se dérobèrent sous lui, et il tomba. Le bruit que causa la chûte de la lampe fit retentir, d'une manière horrible, ces sombres cavités, et fut suivi de profonds gémissemens qui plongèrent le baron dans un état d'insensibilité absolue.

Le jour paroissoit à peine que Dermandost étoit déja à la porte du cachot de Salvador, il l'appella à plusieurs reprises, mais pensant qu'il étoit endormi, il passa sous la porte de nouveaux alimens, pour qu'il les trouvât à son réveil, et se retira tout doucement dans la chambre de son ami, qui lui avoit procuré une retraite sûre et ignorée.

Dermandost remontoit donc avec

précaution, lorsque, par une fenêtre qui donnoit sur le rempart, il vit, dans l'éloignement, un nombreux corps de troupes, qui s'avançoit drapeaux flottans, et trompettes sonnantes, comme pour annoncer son dessein de vaincre ou de mourir. Cette vue redoubla le courage du brave suisse, il rassembla à la hâte tous ses amis ; ils coururent à l'arsenal, s'armèrent de pied en cap, et commandés par Dermandost, qui s'étoit muni d'une carabine, ils surprirent les fidèles gardes-du-corps du baron, et les mirent tous dans l'impuissance de leur nuire, à la réserve d'un petit nombre qui étoient en faction. On força ceux-ci à baisser le pont ; on ouvrit les portes du château, et les cours furent, en un instant, remplies des troupes du baron de Montbelliard. La petite armée se rangea en bataille, et Der-

mandost s'avança pour la saluer. — Comment se porte notre noble maître, lui demanda-t-on ? — A merveille, répondit-il d'une voix de tonnerre. Allons, mes amis, volons à sa prison, enfonçons la porte, et rendons-lui la lumière et la liberté. — Cinquante hommes d'élite se détachent aussitôt, et suivent Dermandost dans le château où tous les spadassins à la solde du baron étoient dans la consternation. L'un d'eux s'étoit échappé pour aller avertir son maître de ce qui se passoit ; mais ne trouvant dans sa chambre qu'un domestique endormi, il le réveilla et lui demanda où étoit le baron, ajoutant que les troupes du seigneur de Montbelliard occupoient le château, et que tout étoit perdu, s'il ne se montroit aussitôt. — Que dites-vous, murmura le domestique effrayé et dormant encore à moitié ? — Le spadassin lui répéta la

chose, et le valet, transporté de joie, — grâce au ciel, s'écria-t-il, nous voilà enfin délivrés d'un tyran farouche, et les habitans de Leichenstein vont jouir du repos et du bonheur. — Coquin ! reprit le partisan du baron, en lui allongeant un coup d'épée, voilà ta récompense ; si tu trouves en enfer quelqu'un qui veuille de tes services, apprends à lui être fidèle.

Le domestique détourna adroitement le fer, et d'un coup de pistolet, faisant sauter la cervelle à son ennemi, — Tu trouveras où je t'envoie, dit-il en le voyant tomber, le prix de la fidélité que tu me recommandois tout-à-l'heure, — et, courant se joindre à ses camarades, il les rencontra au moment où, conduits par le suisse, ils entroient dans la grande salle.

Aussitôt que l'on sut que le baron n'avoit pas paru dans sa chambre

depuis trois heures du matin, on trembla pour la vie du jeune Montbelliard, et, sans perdre de tems, toute la troupe, munie de marteaux, et éclairée par des torches, descendit dans le souterrein où étoit situé le cachot dans lequel il étoit enfermé. On le trouva sans peine, parce que Dermandost connoissoit le local, et y étoit allé plusieurs fois. Aussitôt que ce fidèle serviteur put distinguer la porte, il appella Salvador à haute voix, et Salvador répondit à cette voix chérie. Alors des cris de joie firent retentir cet immense tombeau, et le triste écho de ce repaire infect, répéta, pour la première fois, les accens de l'allégresse et du contentement. La porte ne put résister aux coups redoublés de tant de bras, elle tomba avec un fracas épouvantable, et Salvador, délivré de ses chaînes, fut porté en triomphe dans la grande

salle. Là, les cris de joie recommencèrent, et tous les domestiques, enchantés de le voir libre, s'écrièrent, en chœur : — Vive Salvador ! vive l'illustre baron de Montbelliard.

Le premier soin de Salvador, après avoir reçu les félicitations de ses gens, fut de donner l'ordre d'envoyer un exprès à Montbelliard, pour annoncer à ses amies son heureuse délivrance. — Avez-vous reçu de leurs nouvelles, demanda-t-il à Dermandost ? se portent-elles bien ? — Aussi bien, répondit celui-ci, que peut le permettre leur inquiétude sur votre compte. — Vîte, des chevaux frais ; qu'on vole vers elles sans perdre une minute.

Dermandost, après avoir pris ses mesures pour faire exécuter les volontés de son maître, lui annonça la disparution subite du baron. Le domestique qui étoit auprès de lui au

moment où il étoit sorti de sa chambre, fut mandé; il raconta ce qui s'étoit passé, et Dermandost en conclut que le baron s'étoit égaré dans les détours sans nombre du caveau. Il faut le chercher sans différer, dit Salvador, et m'amener mon fidèle Hartly. Quelqu'un sortit et ramena bientôt l'honnête Anglais dans la salle. Muet de plaisir de voir son bon maître, il se jetta à ses pieds, les larmes aux yeux. Salvador le releva avec bonté, en le remerciant de son attachement et de son zèle.

Dermandost avoit pris quelques hommes pour aller à la recherche du baron, lorsque Salvador remarquant sur les figures des vassaux de Leichenstein, un air de haine et de vengeance, voulut les accompagner, pour les contenir en cas de besoin, et arrêter les suites que quelque imprudence du baron pourroit occa-

sionner, s'il se livroit à son impétuosité naturelle.

Présumant que le souterrein renfermoit encore quelque victime, il résolut de fouiller tout ce qui auroit la moindre apparence de prison. Il ordonna donc à ses gens de prendre avec eux des leviers et des marteaux, et recommanda au suisse de porter l'œil le plus vigilant jusques dans les moindres recoins. — Je ne connois qu'une partie de ce vaste labyrinthe, dit celui-ci ; mais nous mettrons dans notre visite la plus scrupuleuse exactitude.

Comme le baron ne s'étoit point rendu à la prison de Salvador, on supposa que les provisions qu'il avoit demandées étoient destinées à quelqu'autre infortuné, et qu'il n'avoit pris le chemin du nord, que pour dérouter le domestique, en lui donnant à croire que les provisions étoient

pour son fils. La troupe prit donc par le côté opposé, et s'enfonça dans le souterrein. Après l'avoir parcouru longtems avec la plus grande attention, on découvrit un énorme porte de fer. On se mit en devoir de l'enfoncer, et on n'y parvint qu'avec beaucoup de peine; mais enfin elle céda à tant d'efforts réunis, et Salvador, suivi de ses gens, entra dans un vaste cachot où l'eau tomboit par gouttes, et dont les murailles étoient couvertes d'une humidité épaisse et malfaisante. Ils s'arrêtèrent et crièrent très-haut pour savoir si cet exécrable réduit ne renfermoit pas quelque malheureuse créature.

L'écho répéta si longuement, qu'ils ne purent recommencer qu'au bout de plusieurs minutes. Enfin, dans un moment de silence, on entendit ces paroles prononcées d'une voix foible: — Oui: oui; il existe ici un

être vivant; si vous venez terminer sa déplorable existence, vous ferez un acte d'humanité. — Nous venons, dit Salvador, vous donner la vie et vous rendre la liberté. La volonté du ciel s'accomplisse, répondit la voix, mais le malheur pèse, depuis tant d'années, sur ma tête, que je n'ose me flatter d'en voir la fin. Ils s'approchèrent alors et apperçurent, à la lueur des torches, une espèce de squelette, respirant à peine, étendu sur un vieux matelas et couvert d'un drap en lambeaux. — Qui êtes-vous lui demanda Salvador ? — Je suis le baron de Leichenstein, le légitime propriétaire de ce château et de ses dépendances. — Salvador soupira profondément et s'appuya sur l'épaule de Dermandost. — Qu'ordonnez-vous, milord, dit celui-ci ? — Quoi, dit le moribond, en entendant qu'on traitoit Salvador de milord, est-ce que l'usurpateur

n'existe plus ; êtes-vous son fils? — Oui, je suis le fils du baron de Leichenstein, ou du moins de celui qui a toujours passé pour tel. — Vous êtes son fils! Mais, votre bouche parle le langage de l'humanité! Comment le fils d'un monstre peut il être doué d'une seule vertu? — Oh, dit Hartly, dans un joyeux enthousiasme, le monde ne s'honore pas d'une créature plus douce, plus humaine, plus généreuse, que le noble baron de Montbelliard. — Que le ciel te bénisse, mon enfant, dit le vieillard! Puissent les crimes de ton père féroce ne pas retomber sur ta tête innocente! Mais, fais retirer ces flambeaux, mes yeux affoiblis ne peuvent en supporter la lumière. Salvador le fit transporter dans un appartement, et s'y rendit lui-même après avoir ordonné à Dermandost de continuer ses recherches.

CHAPITRE XI.

Lorsqu'on eut déposé cet infortuné sur un lit, Salvador s'occupa de lui faire administrer tous les secours possibles, pour lui procurer quelque soulagement. Ce devoir rempli, il s'assit auprès de lui et contempla, dans l'amertume de son cœur, le déchirant spectacle qu'il avoit sous les yeux. Le vieillard étoit accablé de toutes les infirmités de l'âge et de toutes les maladies qu'il avoit contractées pendant sa longue captivité; il ne lui restoit plus que la peau et les os; ses joues étoient caves, et sillonnées de rides profondes; ses yeux étoient ternes et presque éteints, une toux fatigante, causée par l'humidité de son cachot, tenoit sa poitrine dans une convulsion continuelle; ses membres paralysés par

le défaut d'exercice étoient tous retirés ; son dos étoit écorché par le frottement du crin de son matelas, qui s'étoit incrusté dans sa chair. Salvador ne put supporter cette triste vue; il se sentit défaillir ; et ses soldats eux-mêmes ne purent refuser des larmes à la douloureuse situation de cet infortuné, exemple frappant de ce que peut endurer l'homme, sans succomber sous le poids du malheur.

Cependant Dermandost avoit déja visité, sans succès, une grande partie du souterrein, lorsqu'enfin il découvrit le baron. Il étoit resté, plusieurs heures, dans l'état d'insensibilité où nous l'avons laissé. La voix du suisse, en frappant ses oreilles, lui avoit fait recouvrer ses sens. Le baron le reconnut bientôt, et ne voyant, avec lui, aucun de ses domestiques, il fut convaincu que son fils étoit libre. — Traître, dit-il à Dermandost, dans

un transport de rage, oses-tu m'insulter par ta présence. — Mon dessein n'est point de vous insulter, seigneur, mais je dois vous confier à la garde de ces soldats; nous avons reçu les ordres les plus précis du baron de Montbelliard notre maître, de vous traiter avec le plus grand respect; cependant il importe à sa sûreté que je m'assure de votre personne; veuillez donc vous rendre sans résistance et consentir à être mon prisonnier. — La lumière des flambeaux qui donnoient alors sur la figure du baron, fit voir, dans ses traits, la colère qui le transportoit : il leur cria d'une voix de Stentor de ne point le toucher, et tirant un poignard de son sein, il jura, en proférant les plus horribles blasphêmes, d'immoler le premier qui l'approcheroit.

Dermandost n'étoit pas homme à

s'effrayer, il se jetta sur le baron, et l'ayant désarmé, avant qu'il eut le tems de faire usage de son poignard; il ordonna aux soldats de s'emparer de lui, et le fit conduire dans l'appartement où on avoit déposé le vieillard. Vis-à-vis de la porte d'entrée étoit couchée cette victime de la férocité du baron, ayant plutôt l'air d'un spectre que d'un être encore vivant. Frappé de surprise, à cette vue, Leichenstein frémit et recula. La honte et la crainte, bien plus que les remords, parurent l'agiter; sa figure se couvrit des ombres de la mort, et il tomba; Salvador le fit relever et placer sur un fauteuil. Son cœur étoit révolté de le voir; mais il n'oublia pas qu'un père avoit des droits naturels à sa pitié et à son indulgence. Il le fit revenir à lui-même, et lorsque le baron put faire usage de ses sens, il vit le tendre

Salvador près de lui, s'empressant de lui prodiguer tous ses soins et tous les secours. Tout autre que Leichenstein eût été touché de ce procédé généreux, mais son cœur endurci résista à tout, et ne put prendre des sentimens plus humains et plus justes envers son fils. Il rassembla toutes ses forces, et le repoussant avec violence, — ne m'approchez pas, lui dit-il, votre présence m'est odieuse. — N'avez-vous pas rempli ce lieu d'une troupe de scélérats, de bandits ? n'avez-vous pas excité tous mes gens à se révolter, et à pousser, sous vos ordres, l'impudence jusqu'à me faire prisonnier dans mon propre château ? Osez-vous donc, exécrable créature, m'insulter avec votre insolente pitié ? que peut espérer de la nature un fils qui fait supporter un pareil traitement à son père ? Maudit soit à jamais l'esprit

qui m'a pu suggérer l'horrible idée!... je voue ton existence aux plus affreux malheurs ; puisse ce monde être pour toi un enfer qui s'éternise dans l'autre monde. — Cessez, cessez, mon père, c'en est trop. — A ces mots, la porte s'ouvrit avec violence, et le comte de Vieillecour parut accompagné de Mariéna. — O mon cher Salvador, s'écria-t-elle, ô mon bien-aimé, est-ce bien vous que je revois ? pardonnez-moi mon indiscrétion ; mais je ne pouvois supporter l'idée de vos dangers, sans le plus vif desir de les partager, ou de m'assurer si je ne m'en étois pas formé une image exagérée ; maintenant que je suis sans inquiétude sur le péril qui vous menaçoit, laissez-moi me livrer aux doux transports de ma sécurité. Près de vous je me sens tout le courage de votre sexe, et loin de votre présence, je ne suis plus qu'une femme foible et timide.

Le comte de Vieillecour embrassa Salvador, et, l'ayant tiré à part, il s'entretenoit avec lui, lorsque Mariéna, appercevant, par hasard, le baron, poussa un cri perçant, et se précipitant vers son père: — Sauvez-moi, dit-elle, en désignant Leichenstein, sauvez-moi des fureurs de ce monstre; et détournant la tête pour ne pas le voir, ses regards tombèrent sur le vieillard. Grands dieux, s'écria-t-elle, quel spectacle! Au milieu de ses exclamations, les deux battans de la porte de la vaste pièce où ils se trouvoient, s'ouvrirent avec force, et une pompe funéraire parut accompagnant un cercueil couvert d'un grand drap de velours noir, que l'on déposa sur des gradins au milieu de la salle. Deux hommes lugubrement vêtus, se tenant de chaque côté du cercueil, soulevèrent le voile funé-

raire, et l'on vit un cadavre enveloppé d'un linceul.

Un morne silence régnoit dans toute l'assemblée; le comte de Vieillecour, sortant de la foule, s'avança lentement; ses traits portoient l'empreinte de la douleur dont son ame étoit navrée. Trois fois il ouvrit la bouche pour parler, trois fois la parole expira sur ses lèvres, il ne put que pousser un profond soupir; enfin, faisant un effort sur lui-même, il s'exprima en ces termes : — Qui pourroit, sans verser des larmes, entendre l'histoire de cette intéressante créature? Semblable à la plus belle fleur d'un parterre que l'on arrache de sa tige, Julia, Julia de Salenci victime de la tyrannie, périt dans le printems de l'âge. Enlevée du sein de sa famille par un homme pervers et inique, elle fut enfermée pen-

dant plusieurs années dans une horrible prison. Cet homme, ce monstre d'inhumanité, vous le voyez, c'est le baron de Leichenstein. — Ici la colère du comte s'alluma, et élevant la voix, approche, dit-il, approche Leichenstein, la honte du nom d'homme, l'opprobre de l'humanité. Viens répondre au comte de Vieillecour de tes attentats sur la personne de Julia de Salenci, que ta barbarie a impitoyablement assassinée. — Au même instant, parut, dans une contenance épouventable, un spectre hideux, tenant d'une main une coupe sur laquelle on lisoit ces mots: « Ce poison « fut administré par l'époux le plus « perfide à la plus douce et la plus « vertueuse des femmes. » Et désignant, de l'autre main, le baron, comme auteur du crime, le spectre se glissa le long du mur jusqu'à

l'extrêmité de la salle, et disparut.

L'époque fatale de la destinée du baron sembloit être arrivée. Tous les regards se fixoient, avec une espèce de stupeur, tantôt sur lui, tantôt sur le lieu où l'apparition s'étoit évanouie. Enfin le comte rompit le silence. — Ce fantôme, dit-il, dont la présence a répandu l'horreur et l'épouvante dans tous nos cœurs, a marqué du doigt l'homme que je cherche. — Alors, comme si sa langue et ses expressions eussent acquis un degré de force de plus, sa voix parut formidable, et s'adressant au baron : — approche, scélérat, viens contempler la victime de ta cruauté ; reconnois cette Julia, jadis l'honneur et l'ornement de sa famille ; cette Julia que tu arrachas au bonheur qu'elle alloit goûter dans les bras d'un époux adoré, au moment même

où il alloit la conduire à l'autel; reconnois cette infortunée que tu as privée des caresses d'un père, que l'infortune de sa chère enfant a précipité dans le tombeau. Et toi, malheureux de Saint-Fremond, brave et sublime modèle d'un amour aussi pur que passionné, la cruelle absence de celle qui t'étoit destinée pour épouse t'a privé de la raison; tu es mort avant la dissolution de ton être; tes jours ont vu fuir le bonheur, et ta vie n'a plus été qu'un délire, et voilà ton ouvrage, monstre d'iniquité.... Mais ce n'étoit point encore assez pour ton ame altérée de crimes; tu as condamné cette belle et innocente créature à un emprisonnement perpétuel; tu l'as privée des choses les plus nécessaires à la vie, et tu ne lui as donné quelques alimens que pour prolonger son supplice, en prolongeant son existence. Mon sang

bouillonne à ton odieux aspect ; je brûle de percer ton détestable cœur. — En proférant ces paroles, les yeux du comte étincelloient de fureur, et sa voix, d'une force surnaturelle, faisoit frémir les voûtes. Alors prenant les mains de sa fille, de sa chère Mariéna ; tiens, ajouta-t-il, exécrable bourreau, elle aussi devoit être ta victime ; tu tendis des embûches à son innocence, et son honneur devoit être la proie de ta turpitude ; heureusement la providence a veillé sur elle. — Ici le comte se tut et fut, pendant quelques instans, dans une agitation incroyable ; puis, reprenant la parole, — je dois, dit-il, s'adressant au baron, regarder comme une faveur du ciel les blessures que j'ai reçues dans la forêt, et qui m'ont conduit à deux doigts du tombeau : ces blessures étoient destinées à ton fils ; c'est à ses jours que tu en vou-

lois; je m'applaudis d'avoir été l'objet de la méprise de ses assassins. Tu as diffamé son nom, pour servir de prétexte à tes intentions criminelles contre le meilleur des hommes. Dès longtems exercé dans l'art de donner la mort, encore teint du sang de sa mère, de ta respectable épouse, tu as soustrait à ton vertueux fils celle qui lui étoit promise, et pour mettre le comble à tes forfaits, pour assouvir ton insatiable soif des richesses, tu as voulu ravir le jour à celui que tu devois protéger, aux dépens des tiens propres..... O dieux! et la foudre reste oisive dans vos mains! à quel usage réservez-vous donc votre puissance, si vous souffrez que le plus coupable des mortels souille encore la terre de sa présence? Le comte de Vieillecour cessa de parler, et un murmure général d'horreur se fit entendre dans toute l'assemblée. Tous les cœurs

frémissoient d'indignation ; chacun paroissoit animé du desir de punir tant d'actions atroces ; mais le respect que l'on avoit pour le baron de Montbelliard prevint toute espèce de désordre.

Cependant le pauvre vieillard qui avoit entendu tout ce que le comte venoit de dire, éleva ses mains tremblantes, comme pour annoncer qu'il vouloit parler. Aussitôt la rumeur cessa, et tout le monde garda un respectueux silence pour l'écouter. Il poussa un foible gémissement, puis, élevant sa mourante voix, il s'exprima ainsi : — ô trois et quatre fois heureux, ceux que la mort enlevant, dès leur aurore, a soustraits au crime! oh, pourquoi n'ai-je pas été plongé dans la nuit éternelle, à l'instant même où je vis le jour ? combien de souffrances, combien de tourmens inouis m'eussent été épar-

gnés. Mais, puisque ta volonté suprême en a autrement ordonné, je me soumets, ô divine providence, et j'implore ta céleste miséricorde pour celui qui s'est souillé de tous les attentats dont le récit nous a fait frissonner.

Depuis longtems je connoissois le prétendu baron de Leichenstein, mon frère, pour un être avare, vindicatif, cruel et même féroce; mais je ne l'aurois pas soupçonné assez corrompu, pour commettre un assassinat. Hélas! il eût fait envers moi un acte de bienveillance, s'il m'eût administré la potion mortelle qu'il fit avaler à sa malheureuse épouse; je n'aurois pas passé dans les angoisses les plus horribles, quarante années qui m'ont paru autant de siècles.

A peine avois-je atteint ma vingtième année, quand ce barbare aidé de son complice Zodériski, sous le

prétexte de me faire visiter les souterreins de ce château, m'ensevelit vivant dans cette demeure des morts. Jamais, non jamais je n'oublierai le jour funeste où, me chargeant de chaînes, et m'attachant à la terre, ces deux infâmes me laissèrent dans un horrible cachot, en m'annonçant que je devois y passer le reste de mes jours. Mon frère avoit soif de ma fortune, et peu délicat sur le choix des moyens de parvenir à son but, il profita d'un moment où mon père et ma mère étoient absens, pour mettre à exécution son projet conçu depuis longtems. Il lui fut facile de leur en imposer, en me faisant faire de magnifiques funérailles, et leur annonçant que j'avois succombé à une fièvre putride; il eut même la barbarie de me dire qu'il avoit fait mettre de la chaux vive dans le cercueil d'un jeune paysan qu'il avoit fait enterrer

sous mon nom, afin que mes parens ne pussent découvrir la fraude, s'il leur prenoit idée de le faire ouvrir. Je jugeai, d'après les précautions prises, qu'il ne me restoit plus aucune espérance. J'offris alors à mon tyran de partager avec lui ma fortune; j'offris même de lui en céder les trois quarts, pourvu qu'il me laissât en liberté; mais ce n'étoit pas assez pour satisfaire son ambition, il lui falloit la totalité. Je me réduisis enfin à demander de la lumière, un lit, de l'encre, du papier et autres commodités de la vie; il me refusa impitoyablement; et dès ce jour, je vécus dans les plus épaisses ténèbres; la fraîcheur de l'air ne ranima plus mes sens; toute idée de joie et de plaisir fut perdue pour moi, tout espoir d'un meilleur sort s'évanouit, je ne desirai plus que la mort, mais la cruelle refusa de mettre un terme à mes maux.

Cependant le ciel m'est témoin qu'au milieu même de mes souffrances, je n'ai jamais maudit leur auteur. O Charles, Charles ! (c'étoit le prénom de Leichenstein), je te pardonne tout, je ne te demande pas même la restitution de tous les biens dont tu jouis depuis tant d'années ; continue à garder mon château, pendant que tu fais encore partie d'un monde où tu ne peux désormais trouver aucun repos. Je n'ai plus que quelques jours à vivre, et je compte sur l'amitié de cet excellent jeune homme, de ton généreux fils ; il prendra soin de mes derniers momens. Dans ma jeunesse, je lui ressemblois ; cette figure qu'on ne regarde à présent qu'avec dégoût, avoit autrefois les grâces de la sienne ; mais, hélas ! quels changemens ! O vous orgueilleux de ce monde, venez contempler en moi l'exemple de la fragilité des choses

d'ici bas. Jamais homme ne vit le jour sous des auspices plus heureux, et cependant ma vie n'a été qu'un tissu de douleurs; j'ai été privé de tout ce qui peut faire chérir l'existence, pendant quarante années, de chacune desquelles il m'annonçoit régulièrement la révolution.

Epuisé par sa longue narration, le vieillard cessa de parler; tous les cœurs furent attendris, et les soldats saisissant leurs armes, par un mouvement spontané étoient prêts à tomber sur le baron, pour venger son frère; mais Salvador leur fit un signe et ils rentrèrent dans leur devoir.

Le cœur du baron étoit déchiré par les passions les plus violentes, son sang s'alluma, il fut saisi d'épouvante; sa figure devint convulsive et il parut arriver à la dernière période de sa vie. Il crut voir voltiger, autour de lui, les ombres de toutes ses vic-

times. Il étendoit les mains comme pour chasser quelque chose, et s'adressant aux fantômes qu'il supposoit l'entraîner avec eux, — je vous suis, s'écria-t-il, je vais vous donner la satisfaction que vous demandez..... Laissez-moi, laissez-moi, qu'exigez-vous de plus ?..... O démons, ne me torturez pas davantage..... Vous me déchirez, vous me brûlez..... Grace, grace..... un peu de repos..... êtes-vous contens ? Votre rage est-elle satisfaite ?..... Vous m'avez rongé les os..... Vous avez disloqué tous mes membres,..... les voilà, les voilà, encore.... Oh ! par pitié, sauvez-moi, sauvez-moi..... Elle me poursuit aussi l'ombre de celle que j'ai empoisonnée ..... Arrête, mon Isabelle, arrête..... ou tu vas condamner ton bourreau à des tourmens éternels..... O Salvador, ô mon fils, ne me traîne point en prison..... Mais, j'ai été son bour-

reau aussi !..... Vîte, vîte..... portez-lui du secours..... Voilà la clef de son cachot..... Volez, volez, il sera mort avant votre arrivée..... — Ici, baissant la voix, il mit le doigt sur sa bouche. — Silence, dit-il, ne bougez pas..... dans un cachot profond, depuis nombre d'années..... Je tremble d'y songer..... L'infâme Zodériski me conseilla cette action criminelle..... Non, s'écria-t-il en fureur, je ne crains ni le ciel ni l'enfer, et saisissant l'épée qu'il avoit encore au côté, il se la plongea dans le sein, avant qu'on pût l'arrêter.

Tout le monde s'empressa autour de lui; Salvador volant à son secours, sauvez-le, s'il est possible, s'écria-t-il; hélas, il est trop tard, insensé, pourquoi ai-je laissé ce fer à sa disposition ! Il meurt, il meurt; s'il eut vécu, peut-être les remords l'eussent-ils ramené à la vertu; peut-être.....

— Le mourant poussa un gémissement qui vibra sur tous les cœurs. — Quelle fin, dit-il avec effort! quelle fin! — Et son ame criminelle s'envola vers son juge suprême.

CHAPITRE XII.

Saisis de terreur, à cette épouvantable catastrophe, le comte et Mariéna se retirèrent silencieusement dans leurs appartemens et s'y renfermèrent pendant plusieurs jours. Salvador fit taire sa douleur, pour rendre à son père, les derniers devoirs; il le fit déposer dans le tombeau de ses ancêtres, et fit reconduire, en grande pompe, au château de Montbelliard, le corps de Mde. de Salenci, qui fut enterré solemnellement dans un superbe mausolée.

Lorsque ces tristes cérémonies furent achevées; lorsque les esprits eurent repris leur assiette naturelle, Salvador proposa à son oncle de lui restituer toutes ses propriétés; mais le vieillard les refusa, allégant, pour motif, qu'à son âge, il ne pouvoit

se charger de leur gestion, et que son desir se bornoit à vivre auprès de son neveu.

Rien ne pouvoit désormais retenir Salvador au château de Leichenstein. Il partit donc avec ses amis, pour se rendre à Montbelliard. Le voyage fut un peu long, attendu les précautions qu'on fut obligé de prendre pour transporter le vieillard; mais il fut aussi heureux qu'on pouvoit le desirer. La digne Mde. Lindorn fut au comble de l'allégresse à leur arrivée. Elle pressa tendrement sur son sein Mariéna et Salvador. — Je vous ai fait instruire, lui dit celui-ci, des derniers évènemens de Leichenstein; je vous ai fait part de certaines circonstances qui m'ont causé plus d'étonnement que je ne puis le dire. La raison nous démontre l'impossibilité de certaines choses, et cependant... — il s'arrêta, et fixa le comte. — J'ai entendu ra-

conter, dit le gentilhomme, des histoires aussi étranges que les faits dont nous avons été témoins, et malgré la véracité des personnes qui me les ont rapportées, j'ai toujours été, à cet égard, d'une incrédulité insurmontable; mais j'avoue, aujourd'hui, que mon opinion est tout-à-fait changée. — Conservez votre première façon de penser: il est des gens qui, sans aucun secours surnaturel, ont le pouvoir de produire des apparitions quand ils veulent, et je puis vous en donner la preuve sur-le-champ. — Salvador crut que Mde. Lindorn plaisantoit, et avoit le dessein de leur faire perdre de vue ce qui faisoit l'objet de leur conversation. — Vous ne me croyez pas, ajouta-t-elle; mais que diriez-vous, si je reproduisois à l'instant, le spectre qui vous a causé tant d'épouvante? — A ces mots, chacun se mit à rire,

mais l'intendante, déja préparée, persista. — Eh bien! dit Salvador, si Mariéna ne s'y oppose point, montrez-nous l'effet de votre pouvoir: je ne me doutois pas que parmi vos vastes connoissances, on pût compter celle de la nécromancie. — Mariéna consentit à tout, et à un signal de Mde. Lindorn, on vit le même fantôme sortir de la muraille, se glisser le long de la chambre, et disparoître en un clin-d'œil. A cette vue, le comte et le baron se regardèrent, sans rien dire. — Ai-je tenu parole? — Sans contredit, repliqua Salvador. — Conserverai-je l'estime et l'amitié de milord, si je lui explique mes moyens d'exécution? — Ces deux sentimens, que je vous ai voués, sont, à jamais, inaltérables. — Eh bien! écoutez, milord, et si ma manière d'agir se trouve en contradiction avec votre façon de penser, con-

damnez mon jugement, mais rendez justice à mon cœur.

Mon attachement pour la baronne votre mère, m'a toujours rendue scrupuleuse observatrice sur tout ce qui pouvoit la concerner. Honorée de sa confiance et de son amitié, elle me révela, quelques instans avant sa mort, qu'elle se croyoit privée de la vie par des moyens illicites. Je lui demandai si elle soupçonnoit quelqu'un capable de se souiller d'un pareil attentat. Elle me répondit qu'elle n'avoit que des soupçons vagues, et me pria de ne pas en parler à son mari, de crainte d'augmenter, par cette circonstance, le chagrin que ne manqueroit pas de lui causer sa mort très-prochaine.

Je cherchois à la rassurer, quoique mon cœur fut gonflé d'amertume, mais elle me répéta qu'à coup sûr, elle mouroit empoisonnée. — C'est une

action atroce, dit-elle, mais gardez là dessus le plus profond secret ; si jamais mon cher Salvador en étoit instruit, le desir de me venger l'exposeroit à mille périls, et c'est un malheur que je veux lui épargner. Je sais combien je lui suis chère ; je sais que ma perte sera, pour lui, un sujet inépuisable de regrets. A vous seule est réservé le soin de dévoiler ce funeste mystère ; promettez-moi d'employer tous les moyens, pour en découvrir l'auteur, et ne le faites connoître que lorsque vous le pourrez, sans compromettre mon fils. — Je lui jurai solemnellement de remplir ce devoir et j'ai acquitté mon serment. Je m'occuppai, sans relâche, de sa dernière demande, et après de mûres réflexions sur les mesures à prendre, pour parvenir à mon but, je m'arrêtai à celle qui me parut la plus propre à assurer mon succès. J'étois

presque convaincue que le baron avoit lui-même donné le poison à son épouse : sur une légère indisposition de la baronne, il manda un médecin. Il ordonna une potion que l'on remit directement au baron. Il la reçut des mains d'une des femmes de Mde. de Leichenstein, et, lui donnant une commission, pour l'éloigner, il se retira au bout de sa chambre, comme pour verser le breuvage dans un autre vase : là, au moyen d'une glace, qui réfléchissoit tout ce qu'il fit, je le vis tirer un petit papier de sa poche, et y jetter une poudre qu'il renfermoit. D'abord, je fis peu d'attention à ce que le baron venoit de faire, mais, en reprenant la coupe des mains de la baronne, qui venoit d'avaler le breuvage, il éprouva un tremblement extraordinaire, et quitta l'appartement avec précipitation. Cette conduite de sa part fit

entrer, dans mon ame, une lumière funeste, et je donnai à ma maîtresse du contrepoison, en cas d'évènement. Le baron passa la nuit au bal, je pris le tems de son absence, pour fouiller dans la poche de l'habit qu'il venoit de quitter. J'y trouvai le papier dans lequel il restoit encore quelques grains de cette poudre, que je mêlai avec un peu de viande, et la fis manger à un chien. Il mourut, après avoir langui quelques jours, et mes soupçons furent convertis en certitude. Je connus, à n'en plus douter, le meurtrier ; mais n'ayant point de preuves à donner, et ne voulant pas, d'ailleurs, l'exposer à une inort publique qui vous auroit couvert d'opprobre, je résolus du moins de l'amener au repentir de son crime, en lui donnant à connoître qu'il n'étoit point un mystère pour tout le monde. Pour y parvenir, je

crus qu'il falloit l'effrayer par l'apparition surnaturelle, représentant une figure humaine, et tenant en main une coupe, ainsi que vous l'avez vu. Je jettai les yeux sur un brave homme pour qui votre mère avoit eu de l'amitié, je le mis dans ma confidence, il approuva et servit mon projet; sa figure, extrêmement maigre et sa stature excessivement élevée, le rendoient propre à jouer le rôle que je lui destinois; un suaire lugubre et un masque artistement peint, suffirent pour son travestissement. Il y a, dans les appartemens du château, nombre de trappes recouvertes par des panneaux adaptés avec tant d'art, qu'il est impossible d'en deviner les jointures, à moins d'en être instruit; je les lui montrai toutes, et il en découvrit de semblables dans les appartemens de celui de Leichenstein: ces cachettes avoient sans doute

eu pour motif, la sûreté des propriétaires dans les tems de troubles. C'est par-là que ce zélé serviteur se glissoit, avec une adresse admirable, et trompoit l'œil épouvanté des assistans. — Je dois maintenant vous dire aussi les ráisons qui m'ont déterminée à vous effrayer personnellement par les mêmes procédés. Ne pouvant me décider à vous instruire moi-même des crimes de votre père, et sentant le besoin de vous en donner connoissance, pour vous mettre en garde contre les attentats que son besoin d'argent, toujours renaissant, pourroit le déterminer à exercer contre vous, je pris le parti d'employer les visites nocturnes, sous les formes de votre mère, dans l'espoir que cette vision fantastique seroit pour vous un avertissement indirect. Ce fut donc dans cette intention que la nuit même que vous couchâtes, pour la première

fois dans l'appartement de la baronne, je me glissai de derrière la tapisserie dans un ajustement blanc et léger. J'avois fait placer un faux cordon de sonnette, pour prévenir le bruit que vous pourriez faire, et je le remplaçai, avant votre réveil, par le véritable. Pour dernier éclaircissement, apprenez que les rideaux, qui, au château de Leichenstein, sembloient s'ouvrir d'eux-mêmes, étoient forcés à ce mouvement par l'effet d'un contre-poids placé dans un des panneaux de la boiserie. Toutes ces opérations si surnaturelles, en apparence, étoient, comme vous voyez, le résultat des moyens les plus simples.

Mde. Lindorn cessa de parler, et Salvador lui dit que sa conduite augmenteroit encore son estime, s'il ne la lui avoit déja donnée toute entière; cette assurance la tranquillisa, elle étoit prête à en faire ses remerci-

mens au généreux Salvador, lorsque l'exprès, envoyé au couvent de Mariéna, arriva, apportant un portrait en miniature, que le comte reconnut pour être celui d'une amie intime de son épouse. Pour tout renseignement, l'abbesse écrivoit que Mariéna lui avoit été amenée par une dame anglaise qui avoit déposé, pour sa pension, une somme considérable; que cette dame avoit déclaré ignorer à qui elle appartenoit; que le hazard l'ayant mise entre ses mains et celles de son époux, sa beauté et son innocence leur avoit gagné le cœur et les avoient déterminés à ne point l'abandonner : l'abbesse ajoutoit que le ruban auquel étoit attaché le portrait, étoit noué autour du bras de la jeune personne, qu'on l'avoit trouvée sur les bords de la mer, et qu'on en avoit conclu qu'elle s'étoit probablement sauvée seule d'un naufrage. Elle ter-

minoit sa lettre par des complimens sur le changement de fortune de Mariéna pour qui elle avoit toujours eu de l'affection, et qu'elle n'avoit vu partir qu'à regret, lorsque le baron de Leichenstein la fit sortir du couvent, pour la conduire à lady Clairville à Paris.

La naissance de Mariéna étoit tout-à-fait éclaircie, et rien n'empêchoit plus Salvador d'en venir à une explication qu'il desiroit ardemment. Il saisit, avec avidité, la première occasion qui se présenta d'avouer son amour au comte, qui accueillit sa demande avec toute la chaleur de l'amitié. Il avoit su apprécier les qualités du jeune baron, il s'applaudit du choix de sa fille, et, lorsque le terme du deuil de Salvador fut arrivé, le comte, à la grande satisfaction de Mde. Lindorn, les unit en leur faisant observer qu'ils étoient parvenus

au bonheur par le sentier difficile de la vertu, et que, si quelquefois elle est opprimée par le crime, elle finit toujours par en triompher.

Fin du tome second et dernier.

H. L. PERRONNEAU, IMPRIMEUR, RUE DU BATTOIR.

368214